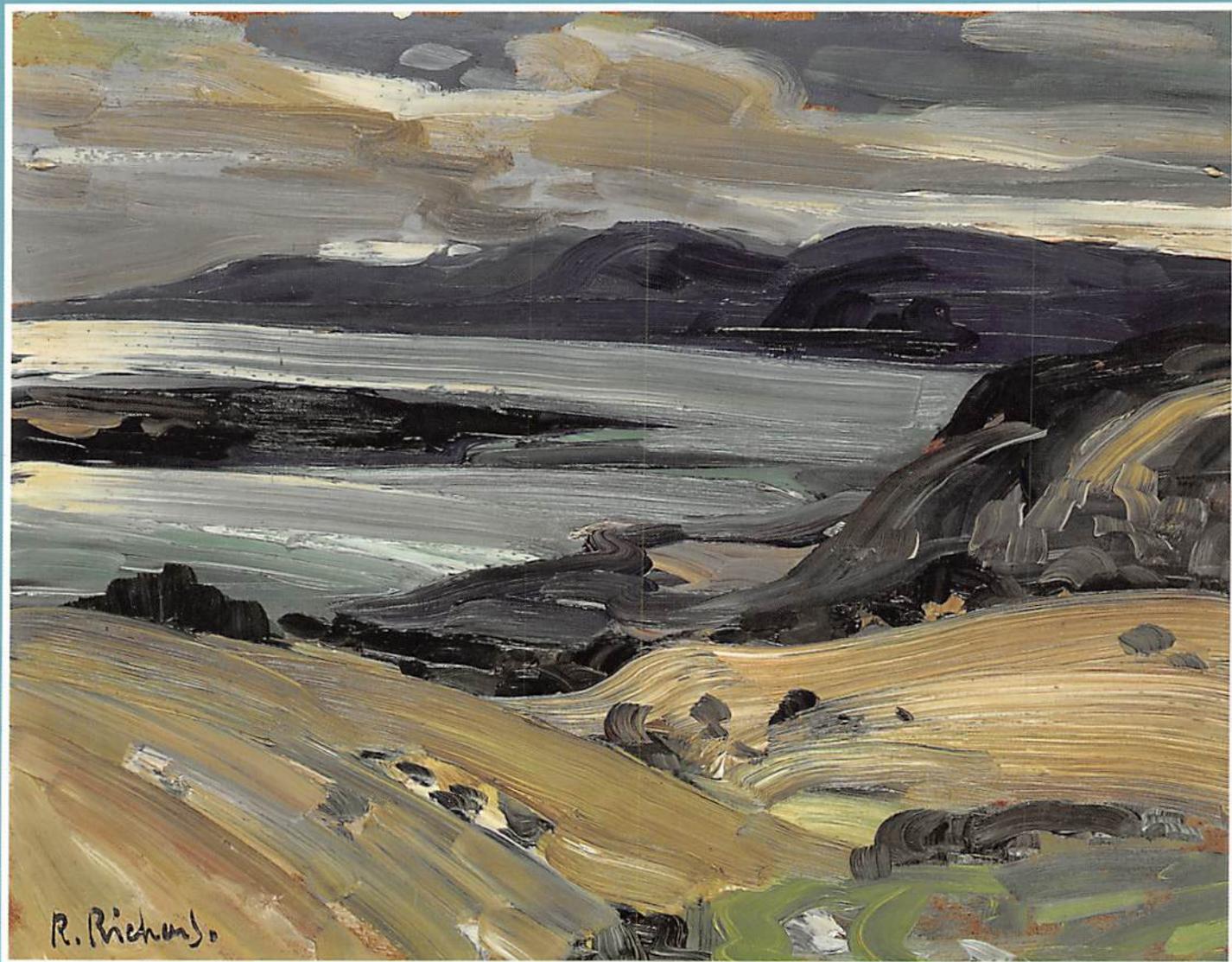


# REVUE D'HISTOIRE

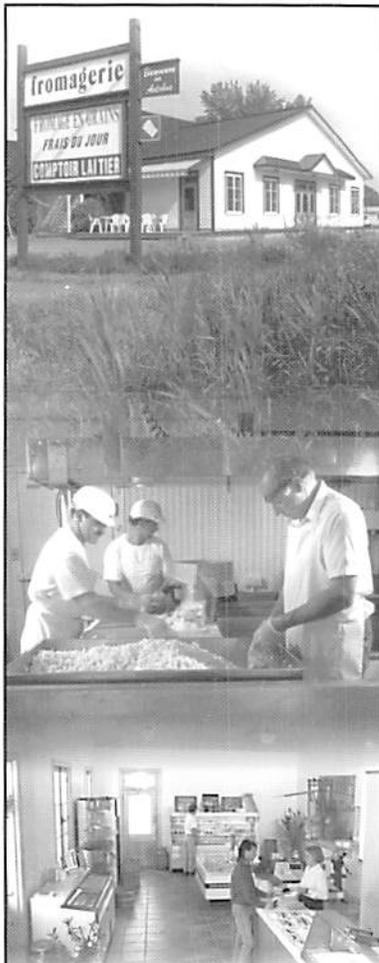
D E C H A R L E V O I X

Numéro 27

Juillet 1998



*Hommage à Pierre Perrault  
&  
Paroles et images de Charlevoix*



LAITERIE

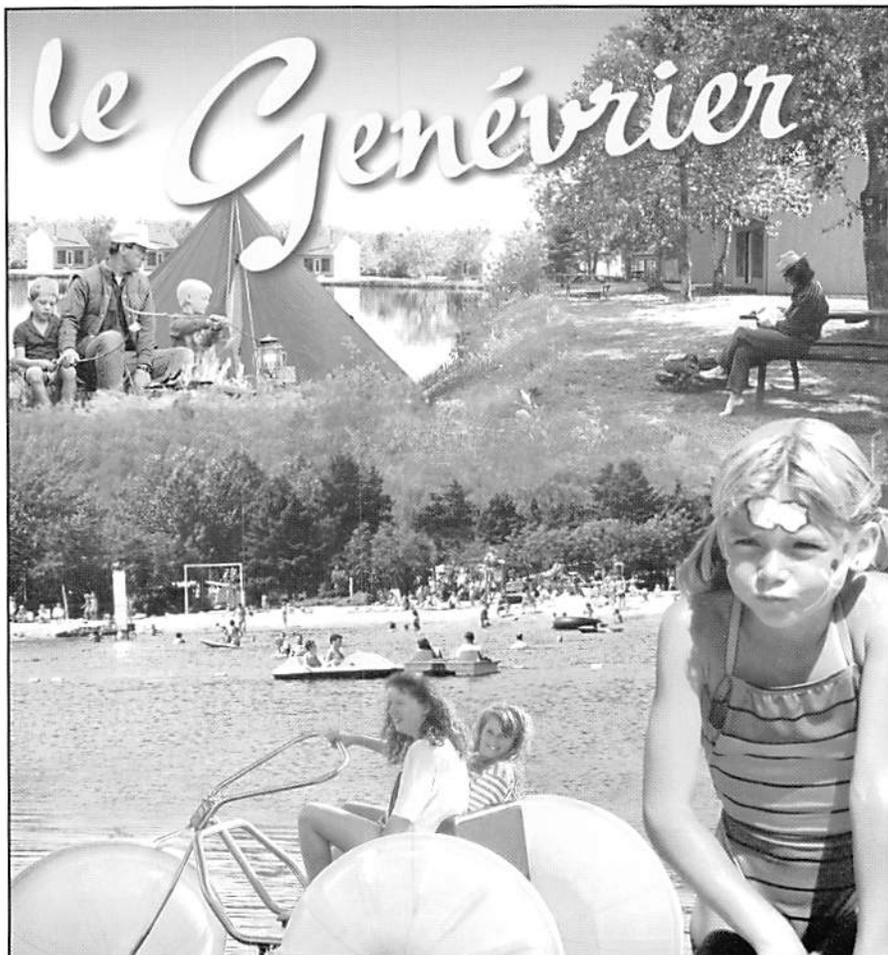
# Charlevoix

La Laiterie Charlevoix  
depuis trois générations au service de son milieu.  
**ÉCONOMUSÉE DU FROMAGE**  
interprétation de la fabrication  
et exposition d'équipements anciens.

Savourez nos délicieux produits régionaux  
fromage cheddar en grains (frais du jour),  
Migneron, fromages en meule,  
fromage vieilli (vieux Charlevoix),  
fromage de lait cru, lait acidulé (caillies),  
lait pasteurisé, crème maison.

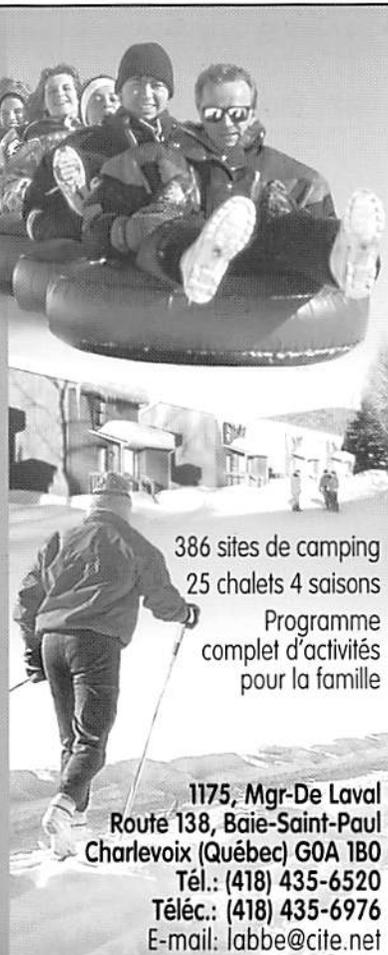
La Laiterie Charlevoix devient un arrêt de choix  
sur l'itinéraire de Baie-Saint-Paul

1151, boul. Mgr-De Laval, rte 138, Baie-Saint-Paul  
(Québec) G0A 1B0  
(418) 435-2184



# Le Genévrier

Camping et Chalets



386 sites de camping  
25 chalets 4 saisons  
Programme  
complet d'activités  
pour la famille

1175, Mgr-De Laval  
Route 138, Baie-Saint-Paul  
Charlevoix (Québec) G0A 1B0  
Tél.: (418) 435-6520  
Télé.: (418) 435-6976  
E-mail: labbe@cite.net

Une multitude d'activités 4 saisons

# Revue d'histoire de Charlevoix

Juillet 1998, numéro 27.  
\$7.50 l'exemplaire

## Comité de rédaction

Martin Brassard  
Serge Gauthier

## Conseil d'administration de la Société d'histoire de Charlevoix

Serge Gauthier (président)  
Alain Anctil-Tremblay (vice-président)  
Martin Brassard (secrétaire)  
Adrien Maltais (trésorier)  
Chantale Gravel  
Doris Larouche  
Claire Parent  
Pierre Pépin

## Collaborateurs pour ce numéro:

Danièle Bergeron  
Nicole Denis-Paulette  
Caroline Desbiens  
Claude Frappier  
Serge Gauthier  
Yves Lacroix  
Francine Saint-Aubin  
Francine Tremblay  
Paul Warren  
Pierre Perrault et Yolande Simard  
(que nous remercions particulièrement  
pour l'appui accordé à cette parution)

## Page couverture:

"île aux Coudres"  
de René Richard  
Collection Pierre et Yolande Perrault

## Adresse:

4, Ambroise-Fafard, suite 101  
CP 1438  
Baie-Saint-Paul, Qc  
G0A 1B0  
Téléphone: (418) 435-6864  
Télécopieur: (418) 435-0253

La Société d'histoire de Charlevoix est  
membre de la Fédération des Sociétés  
d'histoire du Québec.

## Abonnement:

\$25 par année. Cet abonnement  
permet de recevoir les trois parutions  
annuelles de la *Revue d'histoire de  
Charlevoix* et d'être membre de la  
Société d'histoire de Charlevoix.

## Vente d'espaces publicitaires:

Serge Gauthier  
Claire Parent

## Impression:

La *Revue d'histoire de Charlevoix* est  
mise en page, montée et imprimée par:  
Imprimerie de Charlevoix Inc.  
de La Malbaie. Port de retour garanti.  
Envoi de publication  
Enregistrement no. 0728039

Dépôt légal 3e trimestre 1998  
ISSN 0829-2183

N.D.L.R.: L'écriture du nom Ile-aux-Coudres est sou-  
vent variable. Nous laissons à chaque auteur le soin  
de l'écrire selon son choix.

# Présentation

L'oeuvre du cinéaste Pierre Perrault reste intimement liée à l'histoire de Charlevoix. Qui ne se souvient pas de la trilogie (*Pour la suite du monde, Les voitures d'eau, Le règne du jour*) réalisée à l'île aux Coudres? Des personnages magnifiques s'imposent ainsi à notre mémoire: Alexis et Marie Tremblay, Grand Louis Harvey, Léopold Tremblay et puis tant d'autres insulaires.

Pierre Perrault a aussi tourné des courts métrages dans Charlevoix comme en témoigne le récent coffret *Au pays de Neufve-France* diffusé par l'Office National du film du Canada. De plus, le film *Un pays sans bon sens* est en partie réalisé dans Charlevoix, à Baie-Saint-Paul plus particulièrement.

La *Revue d'histoire de Charlevoix* consacre donc son numéro 27 à Pierre Perrault, cinéaste de la parole. Notre parution souhaite d'abord et avant tout illustrer le point de contact entre l'oeuvre de Pierre Perrault et la région de Charlevoix. Pour ce faire, nous avons réuni des textes d'auteurs proches de Pierre Perrault soit par l'amitié, par une préoccupation de recherche ou encore par une admiration vouée à cette oeuvre fort impressionnante. Les gens de l'île aux Coudres prennent une place significative dans cet hommage et plusieurs insulaires ont ainsi participé à cette parution.

Ce numéro 27 de la *Revue d'histoire de Charlevoix* rend hommage à Pierre Perrault, aussi à son épouse Yolande Simard originaire de Baie-Saint-Paul et si fière de ses racines charlevoisiennes. Notre parution rappelle de plus le souvenir de ces nombreux charlevoisiens immortalisés par les films de Perrault et que nous retrouvons grâce à plusieurs photographies provenant des archives personnelles du cinéaste ou encore de collections appartenant à des résidents de l'île aux Coudres. Prenons ainsi le temps de découvrir à nouveau ce créateur unique dont l'oeuvre s'inscrit désormais dans l'histoire du cinéma mais aussi dans celle de Charlevoix.

SERGE GAUTHIER

Président de la Société d'histoire de Charlevoix

## Sommaire

René Richard .....	2
Les fondements folkloriques .....	3
Pierre Perrault et Charlevoix .....	6
La tradition orale de Charlevoix .....	8
Pierre Perrault et Yolande Simard .....	12
À la poursuite d'une île .....	14
La quête du passage .....	22
Hommage à Pierre Perrault .....	29



# René Richard



Par Pierre Perrault

(Extrait de René Richard, rôdeur des bois)

“Chacun cherche un passage pour justifier son passage”

Et pour bien assumer son nouveau destin Richard a posé, dès son arrivée à Baie-Saint-Paul, un grand geste machinal et princier, un geste d’alliance et de connivence avec la mer. Comme un chef indien magnifique, il a traité d’égal à égal avec un fleuve orchestre. Et il a conclu une sorte d’alliance secrète avec un fleuve inévitable et sans bornes que d’épaves et d’échoueries, un échange qui devait lui procurer, à lui, le peintre de l’étendue, de la perte de vue, une autre dimension, un surplus d’âme, une nouvelle envergure; l’immensité...qui n’aboutit jamais qu’au plus oultre...

“En arrivant à Baie-Saint-Paul je me suis construit un bateau et j’allais souvent rôder n’importe où sur le fleuve. A Port-au-Persil...à Tadoussac...dans le Saguenay...et jusqu’à Chicoutimi parfois”

Mais le fleuve c’est plus qu’une simple rivière, c’est plus qu’un fleuve Georges ou encore une rivière Churchill, là où il a poursuivi son apprentissage de la couleur comme il le raconte dans son autobiographie:

“Je courus six cents milles sur le fleuve remontant des rivières inconnues, pêchant l’été, chassant l’hiver, faisant la traite de belles peaux de martre, de vison, de renard, de rat musqué...dessinant toujours, inspiré par la beauté sauvage, rude et grandiose de ces...solitudes.”

\*\*\*\*\*

“Une belle course, une vraie...trois ans...”

Après trois ans d’une belle course sur le fleuve Churchill le voici qu’il se prend d’amitié pour un fleuve mal nommé, le Saint-Laurent, pour le chemin de Canada, le grand fleuve de Hochelaga..., nous dit Cartier qui respectait les nominations indigènes.

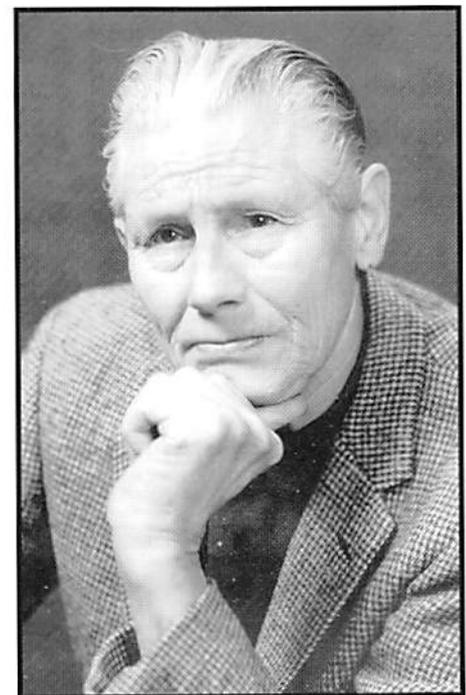
“...et par les sauvaiges que avions nous a esté dict que c’estoit le commencement du Saguenay”

Et pour dire l’immensité Cartier ajoute que le fleuve: “va si loing que jamais homme n’avoit esté jusques au bout qu’ils eussent ouy”

Voilà bien de quoi nourrir et enchâter un rôdeur des bois et un navigateur de rivière, surtout dans ces parages où nagent les grands cétaqués, au début d’un estuaire qu’on n’arrive pas à bien situer, à l’approchant du golfe entrouvert sur deux océans, qui est déjà la mer, balisée de marsouins, parcourue d’outardes, transpercée de huards grandiloquents, de cormorans en croix, comme les cimetières et de phares à grands cris à bout de bras qui ovationnent la nuit, qui bornent les brumes, qui répondent aux sillages de leur position, qui abritent la solitude d’un vieux gardien de phare, heureux, sage et modeste sur le point d’être expulsé par l’électronique hélicoptère...

“...lorsque j’avais mon p’tit bateau en partant parfois, en revenant souvent, je m’arrêtais au phare de l’île pour rencontrer monsieur Pedneault le gardien et parler de la mer avec lui...la mer qu’il connaissait bien et parler du vent et des courants et des marées qu’il connaissait tout autant...il me donnait toujours de bons conseils...mais ce qui m’intéressait particulièrement d’aller lui rendre visite c’est qu’il avait toujours une belle grosse plie à me cuire pour mon dîner qu’on mangeait ensemble en parlant de la mer...”

En toute majesté, au sommet d’un phare, loin du monde, deux hommes parlaient de la mer, pendant qu’une belle grosse plie frétilait dans son beurre sur le poêle d’un gardien de phare. Était-il question de couleurs? Sans doute implicitement. Deux hommes égaux en splendeur et en liberté, s’échangeaient des royaumes. Comme une borne blanche immobile près du quouessant face au cap aux Corbeaux et à la rivière du Gouffre, le gardien de phare restitue les directions, indique les embûches à tous ces nomades de la mer, de la forêt, de la chasse, à ces navigateurs de voitures d’eau et à ces rôdeurs de l’aventure et de la beauté... Il devine peut-être le mal du nord qui entraîne sur les traces du rêve celui qui se consacre à la couleur à cause de cette petite boîte achetée à Edmonton pour quelques dollars. On est loin de la ruée vers l’or ou des voleurs de chevaux ou des cowboys à bout portant. Il y a, sur la planète, des découvreurs qui ne dérobent que la beauté.



René Richard

Photo: Philippe Desgagné

# Les Fondements Folkloriques

Par Yves Lacroix

de l'œuvre de Pierre Perrault

Quand, à l'automne 1961, Michel Brault et lui commencent le tournage de *Pour la suite du monde* à l'Île-aux-Coudres, Pierre Perrault est déjà le scripteur de neuf séries radiophoniques totalisant quelque 850 émissions de 30 minutes ; il est également co-réalisateur de 13 courts métrages avec René Bonnière, toutes œuvres dont il sera question ici, dans leur relation avec Charlevoix ; soit, pour la radio, *Au bord de la rivière* (1955-1956), *Le chant des hommes* (1956-1958), *Poèmes et chansons* (1956), *Au pays de Neufve-France* (1956-1957), *Destination inconnue* (1958), *La violette double doublera* (1959), *Chroniques de terre et de mer, première série* (1960), *Ballades du temps précieux* (1961), *Imagerie sur ma ville* (1961) et *Paysages de la chanson* (1961)<sup>1</sup> ; soit, pour la télévision, les 13 émissions d'*Au pays de Neufve-France* (1960) : *La traverse d'hiver à l'Île-aux-Coudres*, *Attiuk*, *Le Jean Richard*, *Tête-à-la-Baleine*, *L'Anse Tabatière*, *Ka Ke Ki Ku*, *L'Anse-aux-Basques*, *En r'venant de St-Hilarion*, *Diamants du Canada*, *Les goélettes*, *La Rivière du Gouffre*, *La pitoune* et *Toutes Isles*<sup>2</sup>.

La trilogie cinématographique de l'Île-aux-Coudres, est le dernier avatar d'une longue évolution dont nous voulons témoigner.

## Le chant des hommes

Il est notoire dorénavant que Perrault pratique le droit chez Tansey, De Grandpré, De Grandpré quand Radio-Canada lui offre son premier contrat de scripteur pour la série *Au bord de la rivière* dont Guy Maufette vient d'abandonner la réalisation aux mains de Jacques Bertrand.

A compter du 19 octobre 1955, en même temps qu'il poursuit son travail de clerc sur la rue Saint-Jacques à Montréal, il fournit 35 textes de liaisons à des suites de pièces musicales établies plus ou moins arbitrairement par le réalisateur, le plus souvent des chansons interprétées par Hélène Baillargeon, Monique Chailier et Jacques Labrecque.

Mais l'aventure commence vraiment l'année suivante quand Marc Thibault, le directeur des programmes de la radio de Radio-Canada, lui propose de faire un travail semblable avec la collection de

disques folkloriques de la société d'État, une émission qui serait quotidienne et réalisée par l'ancienne disothécaire Madeleine Martel. Perrault abandonne alors la pratique du droit pour fournir les six textes hebdomadaires du *Chant des hommes* qui tiendra les ondes d'avril 1956 à mars 1958.

Tous les textes radiophoniques fournis par Perrault jusqu'en 1961 sont plus ou moins conçus de cette façon, mettant en contexte et commentant des chansons fournies par des disques ou interprétés spécialement pour l'émission, regroupées par corpus nationaux ou par thèmes.<sup>3</sup>

Incontestablement, la série la plus importante reste *Le chant des hommes*, importante quantitativement et par l'unité de son inspiration, celle qui alimentera en quelque sorte la réflexion sur le folklore et fondera le travail ultérieur de Perrault.

Le titre de la série emprunte au mot «folk song» la notion de «peuple», celle de «populaire» que l'expression «chanson traditionnelle» n'a pas retenue. Et c'est précisément ce dont il s'agit, de chansons qui sont l'expression traditionnelle d'une collectivité : chansons de moulin, chansons de laine, chansons de canot, chansons d'amour ; chansons de draveurs, de bûcherons, de cageux (*Les raftmen*, *Dans les chantiers*, *Le bois-carré*, *Kakébongué*, *À la claire fontaine*) ; chansons de fileuses (*La laine des moutons*, *File la laine*, *The Spinning Wheel*, *Je le mène bien mon dévidoir*, *Les canuts*, *Les tisserands*)... Le scripteur décrit les événements autour de la chanson, moins la terre et la mer dont vivent les gens, mais le métier qu'ils en tirent, qui est l'incidence de l'homme, sa façon personnelle d'intervenir dans l'ordre des choses. Le métier est la culture d'un être humain, son inscription dans l'espace et le temps, sa façon d'apprendre le monde et de s'en servir. C'est ce que disent les 200 textes de cette série. Le métier, c'est ce que l'homme fait de la terre et de la mer, c'est également ce qu'ont fait de lui la mer et la terre. Et les chansons traditionnelles témoignent d'hommes capables d'assumer leur condition tout entière :

...l'homme a été homme de tous les métiers tout simplement et il faisait tout seul le tour de sa vie et il faisait de ses mains

le nécessaire et le superflu (*Le chant des hommes*).

La chanson « traditionnelle » constitue la mémoire d'une communauté. Elle rappelle la sagesse, la joie, et celui qui la chantait ; mais elle ne cesse pas de célébrer l'instant présent, tout entière livrée à l'émotion de la fête précise qui l'a provoquée. La tradition qui est décrite ici est l'intelligence du présent, l'inscription des gestes et des événements dans l'histoire de chacun et de la communauté. La tradition a toujours rassuré contre l'erreur. Elle est souvent une dérobade, un prétexte à décliner toute responsabilité dans le jour qui se fait. Une tradition sera toujours une invitation à démissionner, un risque de stagner. Pourtant elle fonde un homme, une société, elle l'accorde avec son passé. Elle est une trace, elle est le sillage, elle est le témoignage d'une sagesse, le sens d'une aventure. Il n'est point d'autre connaissance pour le Perrault de cette époque. Une tradition assure un homme de la suite du monde après lui — l'expression n'a pas encore été enregistrée — puisqu'il y en eut avant lui et que lui-même n'est pas un accident.

## Refaire ses humanités

« Avec *Le chant des hommes*, a prétendu Perrault, j'ai refait mes humanités, des humanités à hauteur d'homme. »<sup>4</sup> Et il est vrai que, pour rendre un compte exact de cette aventure, il faut commencer l'histoire à l'Université de Montréal, alors que l'étudiant en Droit Pierre Perrault est élu directeur du Quartier Latin, en remplacement d'une équipe jugée trop « intellectuelle » par l'association des étudiants. Il s'y insurge déjà contre les intellectuels québécois obnubilés par les littératures étrangères au point de méconnaître celle de leur pays, tout imparfaite qu'elle soit, au point de mépriser leur propre culture. Il s'en prend à Raymond-Marie Léger qui a fait paraître au Quartier Latin une Nadja existentialiste et suicidaire, et au journaliste Roger Duhamel scandalisé par le limogeage de la première équipe. Perrault récuse « l'existentialisme poudreux de Sartre » et « l'élégante fumisterie de Gide » au profit de Félix Leclerc et de Gratien Gélinas qui viennent de créer *Le p'tit bonheur* et *Ti-Coq*, en dépit de leur maladresse et de leur naïveté. Il écrit de

Leclerc qu'« il a dans l'âme une chanson, il a dans la tête des mots, des mots de son pays, il a dans les yeux des choses qu'il a rencontrées ailleurs que dans les livres. »<sup>5</sup> Il faut consentir courageusement à l'homme d'ici, serait-il aussi « primitif » qu'on le prétend. « C'est le premier pas vers notre autonomie... »<sup>6</sup>, écrit Perrault. Nous sommes en 1949.

De ces écrivains qu'il appelle de ses vœux, il va découvrir encore Félix-Antoine Savard, le descripteur de *L'abatis* et du *Barachois* plutôt que le chantre hellénisant de Menaud maître draveur. Il ne se doute sûrement pas, au Quartier Latin, qu'il va être lui-même le chroniqueur le plus appliqué de l'homme « authentique » qu'il réclame alors et dont il trouvera une première expression dans la chanson folklorique. Il est tout près de découvrir cet homme à Baie-Saint-Paul.

### Charlevoix

En effet, c'est à l'Association des étudiants de l'Université de Montréal qu'il rencontre Yolande, la puînée de Charles à Benjamin Simard, quincailleur de Baie-Saint-Paul. Elle lui fait découvrir une région qui la passionne, elle l'emmène chez des parents et des clients de son père. Un jour, ils présentent Guy Dufresne à la famille Albert Audet, le charpentier du Mont-Sainte-Marie, afin de compléter sa documentation pour Cap-aux-sorciers dont il commence l'écriture à Radio-Canada. C'est à Baie-Saint-Paul puis à l'Île-aux-Coudres que Perrault rencontre les êtres qu'il a célébrés au Quartier latin, ravivant les enthousiasmes d'une enfance assagie par les lectures du collège et de l'université.

Venu à Montréal pour un spectacle folklorique en 1955, le chansonnier français Jacques Douai a participé à quatre émissions de la série *Au bord de la rivière* et à toutes celles de *Poèmes et chansons*. Il suggère à Perrault de faire en Charlevoix des émissions semblables à celles du *Chant des hommes* dont la série achève. Avec l'accord de Radio-Canada pour une douzaine d'émissions, les deux hommes passent l'été 1956 à Baie-Saint-Paul, visitent la côte jusqu'à Havre-Saint-Pierre, interrogeant les gens. Ils enregistrent Jean-Baptiste Gauthier dit Larouche et sa femme Luce, les meuniers du ruisseau Michel. Des chanteurs et des danseurs de Saint-Hilarion viennent à l'hôtel Belle-Plage pour une soirée de chansons et de danses. Douai enregistre 8 chansons pour chacune des émissions de la série, certaines composées avec Perrault.

Après le départ du chansonnier pour la France, le scripteur se retrouve avec une documentation dont il ne sait que tirer, incapable de décrire les lieux visités et de dire les gens précis qu'ils ont trop peu fréquentés. Seuls les récits du meunier l'inspirent, lui faisant comprendre ce qui manque aux autres sujets. Il retourne alors en Charlevoix, solliciter auprès des spécialistes la connaissance et la rhétorique qui lui manquent. Ce sont d'abord les oncles maternels de sa femme, Joseph Gauthier dit Larouche qui décrit les travaux de la ferme, les oncles Emile et Joseph, celui qui s'est fabriqué un violon et celui qui cultive la terre dans le rang de la Mare. C'est ensuite Joseph Chatigny de Baie-Saint-Paul qui raconte la vie des forestiers, Alexis et Laurent Tremblay de l'Île-aux-Coudres, le premier célébrant la pêche aux marsouins et la traversée en canot sur les glaces, le deuxième décrivant les rites de la mi-carême. Ce sont également Gérard et Henri Harvey de Baie-Saint-Paul<sup>7</sup>, qui ont fait construire l'Amanda Transport sur laquelle navigue Laurent Tremblay dans *Les voitures d'eau*; le peintre René Richard qui raconte son excursion sur le Mackenzie, Joachim Harvey, de l'Île-aux-Coudres, capitaine du Cap-à-la-Branche et du Nord-de-l'Île; ce sont J.A.Z. et Maurice Desgagnés de Saint-Joseph-de-la-rive, qui parlent de la construction des goélettes et de leur navigation.

Un poète vient de trouver sa manière, sa façon d'habiter poétiquement le pays. Au montage final des émissions, il ne sauve que quelques chansons de Jacques Douai et, pour la première fois, on entend sur les ondes radiophoniques des non-professionnels témoigner d'eux-mêmes et de la vie quotidienne. La première émission d'*Au pays de Neufve-France* passe en novembre 1956. On y parle de Main-Sale, de Misère, du ruisseau Jureux, des Côtes à Matou, des Hauts de Cracelle, de Pérou, de Trousse-Pioche, de Tourlognon et de Traîne-Poche. Quelqu'un a découvert dans la vase de Baie-Saint-Paul des symptômes du tremblement de terre dont a témoigné Marie de l'Incarnation. Un autre raconte une tempête qui les a « dégolés ». Perrault vient de découvrir une parole, débusquer derrière elle l'homme qui parle.

### Au pays de Neufve-France

La réussite est telle que Radio-Canada propose de recommencer la série pour la télévision. La production est confiée à Crawley Film pendant l'été 1957 et le cinéaste René Bonnière est associé à Pierre

Perrault pour la réalisation de la série.

Ils voyagent pendant un an sur la côte nord du fleuve, de Petite-Rivière jusqu'à Blanc-Sablon, dans un incessant aller et retour pour filmer les saisons successives de la cueillette, de la pêche et de la navigation, de la chasse et des métiers du bois. Perrault retrouve Alexis et Léopold Tremblay; Ambroise Simard, Ovila Dufour, Wilbrod Lavoie et « Petit » Tremblay de Saint-Hilarion. Dans *Diamants du Canada*, Marie Tremblay apparaît pour la première fois penchée sur son métier à tisser, son mari installé près d'elle, version muette d'une scène qu'on retrouvera dans *Le règne du jour*.

Cinq films concernent particulièrement Charlevoix : *La traversée d'hiver à l'Île-aux-Coudres*, *Les goélettes*, *Le Jean-Richard*, *La Rivière du Gouffre* et *En r'venant de St-Hilarion*.

C'est le premier d'entre eux qui illustre le mieux l'ensemble du projet, sa continuité avec la série radiophonique. Dans *La traversée d'hiver*, Alexis Tremblay décrit la variété des glaces sur le fleuve et raconte les manoeuvres de la navigation pendant que deux équipes « traversent » sous l'oeil de la caméra. Le récitatif de Perrault précise et complète l'information, ajoute à l'interprétation des faits. Mis à part *En r'venant de St-Hilarion* dans lequel des danses et des chansons sont enregistrées en direct, l'ensemble de la série apparaît techniquement en retrait par rapport au film-pilote, la synchronicité du son et de l'image étant gênée par le bruit de la caméra. Dans l'ensemble, l'effet de cinéma « direct » tient à des bruits d'ambiance, à des murmures, à un chant ou à un cri qu'un micro excentrique a pu capter. Dans *Les goélettes*, un marin non identifié parle pendant moins de 2 minutes, dans *Attiuk* Alexandre Bellefleur est traduit par Alexis Joveneau pendant 60 secondes. C'est peu entendre les gens impliqués, après l'éclat de la série radiophonique du même titre. L'information la plus importante est transmise par le récitatif de Perrault.

La chanson tient beaucoup de place dans la série, le plus souvent tient lieu de commentaire poétique des événements. Dans *La Rivière du Gouffre*, il est dit comme à la radio que l'hiver resserre les villages autour des chansons. « Pour tenir tête aux ennuis, à la tempête, aux oublis, les villages, à bras ouverts, imagination des chemins, ont inventé la turlute des refrains. » L'émission *En r'venant de St-Hilarion* illustre ce cérémonial des quatre chanteurs au milieu de la pièce.

C'est toujours la même chanson, et toujours le même paysage avec les mêmes arbres et les mêmes chemins, qui passe de bouche en bouche et d'un jour à l'autre, et ce n'est jamais la même chanson. Car ils ont appris à chanter et à vivre de la seule bonne façon, en imitant. Et, en imitant, ils savent rester eux-mêmes. Alors, lentement la chanson fait son chemin, choisissant les formes, les couleurs et se retrouvera entre toutes les mains, grasses, jeunes ou pétulantes, car elle n'est jamais la même chanson parce qu'elle est vivante.

C'est bien de mémoire et d'appartenance qu'il s'agit ici. C'est d'une culture dite « traditionnelle » qu'il est témoigné, d'une culture fondée sur l'oralité dont nous est peut-être montrée la dernière génération. La construction d'une goélette en est exemplaire : « Une goélette nommée le Jean-Richard, construite à Petite-Rivière par Philippe Lavoie, charpentier de goélettes, pour Paul-Émile Carré, capitaine de Port-au-persil ». L'édification de la bête impressionnante est montrée, depuis les arbres abattus dans la montagne, sélectionnés et taillés en fonction de leur conformité au gabarit. Et le récitatif loue la mémoire de ces gens qui appliquent à la construction d'un navire la connaissance qu'ils ont des arbres et de la mer, une connaissance qu'ils tiennent de leur propre navigation, et de leur observation, en plus d'avoir « précieusement gardé la mémoire de tous les mots nécessaires ». Est vanté chez ces navigateurs ce qui sera répété au sujet des Montagnais autour de la construction d'un canot et d'une chasse au caribou : l'économie stricte de la survie. Et, de la même façon qu'il est dit que le Jean-Richard sera peut-être la dernière goélette de bois à être construite sur les bords du Saint-Laurent — ce qu'elle sera —, il sera suggéré que les maîtrises traditionnelles des Montagnais allaient être détournées par le déplacement des enfants vers les pensionnats de Sept-Îles, « distraits de l'école séculaire de la transhumance ».

C'est cette excellence dans l'occupation du temps et de l'espace, et l'éloquence qui en résulte, qu'une technique plus appropriée permettra de décrire à compter de 1963.

Pour l'instant, pendant que Bonnière monte la série chez Crawley, Perrault tire de son expérience ses premières Chroniques de terre et de mer ( 1960 ), parallèles aux courts métrages, constituées presque exclusivement de son commentaire. C'est avec les deuxièmes Chroniques de terre et de mer ( 1964 ), composées à

même le métrage sonore de Pour la suite du monde, puis avec J'habite une ville (1965-1966 ) que Perrault appliquera à la radio la leçon définitive de son cinéma, réduisant progressivement le récitatif, laissant de plus en plus s'exprimer, se compléter, se confirmer et se contredire les propos enregistrés à l'Île-aux-Coudres puis à Montréal. La radio était enfin « directe ».

1 Toutes réalisées à Radio-Canada, les émissions radiophoniques de Pierre Perrault ont été les suivantes :

Au bord de la rivière, hebdomadaire d'octobre 1955 à février 1956. Hebdomadaire. Réalisation de Jacques Bertrand ; lecture de Raymond Charette ; interprétation d'Hélène Baillargeon, Monique Chailler et Jacques Labrecque ; orchestre d'Hector Gratton.

Le chant des hommes, six fois la semaine, d'avril 1956 à mars 1958. Réalisation de Madeleine Martel ; lecture de François Bertrand.

Poèmes et chansons, hebdomadaire, octobre et novembre 1956. Réalisation de Jacques Bertrand ; interprétation de Jacques Douai.

Au pays de Neufve-France, hebdomadaire, de novembre 1956 à octobre 1957. Réalisation de Madeleine Martel ; lecture de François Bertrand ; interprétation de Jacques Douai.

Noëls anciens. 30 minutes, le 25 décembre 1957. Réalisation de Madeleine Martel ; interprétation de Jacques Douai. L'émission sera reprise le 25 décembre 1958.

Destination inconnue, quotidienne, de mars à septembre 1958. Réalisation de Madeleine Martel ; lecture de François Bertrand.

La violette double doublera, hebdomadaire, de janvier à décembre 1959. Réalisation de Madeleine Martel ; lecture de François Bertrand.

Chroniques de terre et de mer, première série, hebdomadaire, de janvier à juin 1960. Réalisation de Madeleine Martel ; lecture de François Bertrand.

Ballades du temps précieux, hebdomadaire, de janvier à juillet 1961. Réalisation de Lorenzo Godin ; lecture de Raymond Charette ; interprétation de Stephen Fentok, Monique Chailler, Monique Miville-Deschênes.

Imagerie sur ma ville, hebdomadaire, de juillet à septembre 1961. Réalisation de Madeleine Martel ; lecture de Raymond Charette.

Paysages de la chanson, hebdomadaire, d'août à décembre 1961. Réalisation de Jean-Yves Constant ; interprétation du Quatuor des Jeunesses Musicales et du Petit Ensemble Vocal.

Noël à l'Île-aux-Coudres, 30 minutes, le 25 décembre 1961, générique inconnu.

L'hiver à l'Île-aux-Coudres, 60 minutes, le 25 avril 1962, générique inconnu.

Chroniques de terre et de mer, deuxième série, hebdomadaire, d'octobre 1963 à juin 1964. Réalisation de Bernard Vanasse ; lecture de Pierre Perrault.

J'habite une ville, hebdomadaire, de janvier à septembre 1965. Réalisation de Bernard Vanasse ; lecture de Pierre Perrault. La série est reprise d'octobre 1965 à juin 1966.

Gens de mon pays, hebdomadaire, de juin à septembre 1971. Réalisation de Pierre Rainville ; animation de Diane Giguère et Pierre Perrault.

Visages de Montréal, reprise de 13 émissions de J'habite une ville, du 6 juin au 29 août 1983.

Avec bons vents naviguant ou Jacques Cartier, le voyage imaginé, hebdomadaire de 1984. Réalisation de Jean-Daniel Lafond et Pierre Perrault ; textes de Pierre Perrault, 1984.

L'appel du nord, quotidien, du 8 au 22 juillet 1993. Radio-Canada à Rimouski ; réalisation de Doris Dumais ; voyage de Pierre Perrault, Yolande Simard et Dominique Beauregard à la terre de Baffin sur le brise-glace Pierre-Radisson.

2 Au pays de Neufve-France, série de treize films en collaboration avec René Bonnière: La traverse d'hiver à l'Île-aux-Coudres, Attiuk, Le Jean-Richard, Tête-à-la-Baleine, L'Anse Tabatière, Ka Ke Ki Ku, L'Anse-aux-Basques, En r'venant de St-Hilarion, Diamants du Canada, Les goélettes, La Rivière du Gouffre, La pitoune et Toutes Isles. Le premier est en noir et blanc, les autres en couleurs. Production de Crawley Films, 1959-1960. Images d'Allan Grayston, Kenneth Campbell et Michel Thomas-D'Hoste.

3 Certains de ces textes inspireront les premiers recueils de poèmes, Portulan ( Montréal, Beauchemin, 1961 ) et Ballades du temps précieux ( dessins d'Anne Trêze, Montréal, Editions d'Essai, 1963 ).

4 Entretien inédit, 8 mai 1998.

5 « Réponse, s'il vous plaît ! », Le Quartier Latin, vol. XXXII, no 6, 21 octobre 1949, p. 19.

6 « Sur l'intellectualisme », Le Quartier Latin, vol. XXXI, no 31, 18 février 1949, p. 7.

7 Gérard Harvey a raconté son expérience dans Marins du Saint-Laurent, postface de Pierre Perrault, Montréal, Editions du Jour, 1974.

*Yves Lacroix est professeur à l'Université du Québec à Montréal en études littéraires. Il a rédigé une maîtrise sur l'œuvre radiophonique de Pierre Perrault.*

# Pierre Perrault et Charlevoix

par Paul Warren

C'est énorme ce que Charlevoix doit à Pierre Perrault. Il lui a redonné la fierté de sa langue particulière. On a surnommé Perrault "Cinéaste de la parole". Et pour cause, c'est, avant toutes choses, la parlure des gens du pays qu'il entend, qu'il aime et qu'il respecte, qu'il inscrit dans ses cahiers et qu'il enregistre dans son magnétophone. C'est cette parlure qui va chercher les images de ses films, les images qui conviennent à ses accents. Dans le cinéma de Perrault, le verbe prend corps et se fait chair. Perrault qui est pourtant grand chasseur de gibiers n'est pas un chasseur d'images. Il ne prend pas, il n'emprisonne pas des images dans sa caméra pour leur appliquer dessus des paroles et les enrober de musique. Il donne à la parole spontanée du monde ordinaire la liberté de générer le geste et le regard qui collent à la peau.

La primauté de la parole pour Perrault et la force étonnante des mots proférés dans les images de ses films --ceux qu'il a fait à l'Île-aux-Coudres et à Baie-Saint-Paul, singulièrement-- s'expliquent, d'abord et avant tout,

par son propre émerveillement devant la parlure particulière qu'il découvrait. Quand on voit et entend *Pour la suite du monde, Le Règne du jour, Les Voitures d'eau, Un Pays sans bon sens*, on sent le plaisir jubilatoire du cinéaste-poète qui écoute les vieux mots du pays derrière son caméraman vibre, un plaisir qui de l'écran nous rejoint dans la salle. On peut faire toutes les analyses que l'on veut sur quelque film que ce soit, il restera toujours que les oeuvres qui traversent le temps et imprègnent les publics de toutes les époques ont été créées par des poètes qui ont été capables de capter dans le réel des dimensions invisibles à l'oeil nu des profanes que nous sommes.

Mon père a connu Louis Harvey de l'Île-aux-Coudres, "le grand Louis" comme on l'appelait. Un jour, j'ai invité mon père à une projection d'*Un Pays sans bon sens*. En sortant de la salle, mon père m'a dit: "Je connaissais "le grand Louis", mais je ne l'avais pas regardé". Pour les gens de Charlevoix comme mon père qui avaient eu l'occasion de rencontrer "le grand

Louis" et, surtout, pour les habitants de l'Île-aux-Coudres qui le côtoyaient tous les jours, le personnage était considéré comme un excentrique, un verbo moteur, un *chouenneux* qui rادتait un peu et qui racontait des histoires drôles et sans importance. Le poète Perrault a écouté dans l'émerveillement les *chouennes* du "grand Louis". Il y a découvert la poésie de la parlure et le *bagout génétique* de Charlevoix. Avec grand respect, il l'a surpris dans sa caméra, en *flagrant délit de légèreté*, parlant et gesticulant à grande allure. Étrangement, Perrault le cinéaste a fait le contraire du cinéma de fiction. Il n'a pas créé un personnage, il a fait d'un personnage de la vie quotidienne de l'Île-aux-Coudres, qu'on ne voyait plus parce qu'on était trop habitué à voir, une personne unique dont la parole et les gestes *furibondent* souverainement dans la beauté de la parlure des gens de chez-nous.

"Mon maître Léopold Tremblay, dit Perrault, lui qui m'a enseigné la parole populaire, qui m'a appris à vivre en vivant". Il faut connaître l'itinéraire de Perrault pour saisir la puissance de ses films. "J'étais un émigrant dans mon propre pays, dit-il. Je vivais dans les écritures des autres, dans les écritures du cours classique, dans Victor Hugo, dans Molière et Alphonse Daudet... J'avais honte de ma mère, comme Chaillot dans *Un Pays sans bon sens*". C'est la femme de Perrault, Yolande Simard de Baie-Saint-Paul, qui a arraché son homme aux écritures pour le plonger dans la parlure. "C'est elle qui m'a fait comprendre, dit-il, que ma mère était poésie". Car "elle me ramenait à cette superbe natalité de la langue et de la délinquante..." Perrault avoue qu'il était "bouche bée devant ce fleuve, ces glaces, ces neiges en falaise, ces caps en corbeaux, en rets, en oies, en tourmente et surtout ces goélettes à l'échouage et à tous les quais de son



Coll. Pierre Perrault

*Grand Louis, Léopold Tremblay: le temps de faire boucherie.*



Coll. Pierre Perrault

Pierre Perrault lors d'un tournage à l'île aux Coudres avec Bernard Gosselin et Alain Dostie.

enfance qu'elle jetait à mes pieds comme une immense peau de bête lumineuse à évaluer, à soupeser, à apprécier à sa juste valeur comme un négociateur de royaume". Et Perrault ajoute: "C'est de Yolande que j'ai appris que j'avais un pays ! que mon pays avait un langage ! que ce langage était poésie ! et que cette poésie hasardeuse fréquentait le superlatif depuis belle enfance comme si de rien n'était..."

Ce qui m'a toujours frappé dans les films de Perrault, dans ceux qu'il a fait dans Charlevoix en particulier, c'est que tout part de la parole cueillie comme une eau de source... et tout revient à elle. Les hommes et les femmes (les hommes surtout, il y a peu de femmes dans le cinéma de Perrault, encore moins d'enfants) y font entendre leur voix, haut et fort, qui disent la terre et le fleuve et le bord de mer et les goélettes, faisant vibrer toutes choses de la beauté de la parole.

Pierre Perrault

**CINÉASTE DE LA PAROLE**

Entretiens avec Paul Warren



● L'HEXAGONE

Je viens de Pointe-au-Pic en Charlevoix. Pendant vingt ans, j'ai vécu en dehors de mon pays. Quand je suis revenu au Québec en 1972, ce sont les films de Perrault qui m'ont fait réentendre la parlure *chouenneuse* de Charlevoix, celle que je parlais dans mon enfance, celle que je ne saisisais pas encore la valeur et qu'il m'est arrivé de snober une fois au loin. Dans les documentaires de Perrault, la langue de mes pères me ramenait à l'*album* de Charlevoix et j'ai appris à l'aimer et à la respecter.

Pour en savoir plus sur le cinéma de Pierre Perrault:

Perrault, Pierre.  
Entretiens avec Paul Warren.  
*Cinéaste de la parole*. Montréal, l'Hexagone, 1996. 342 pages.

*Paul Warren est professeur de cinéma et essayiste.*

# Pierre Perrault et la tradition orale de Charlevoix : une recherche d'authenticité

Par Serge Gauthier

Qu'est-ce donc que la tradition orale? Tout simplement ce qui se dit. Au sujet d'un pays, au sujet d'une région, par les gens du lieu, les "gens du pays":

"gens de causerie  
qui parlent pour parler  
il faut les écouter  
c'est parfois vérité  
et c'est parfois mensonge"<sup>(1)</sup>

La tradition orale s'exprime par les mots d'informateurs, habitants du pays, enracinés dans le lieu d'enquête, soucieux de refléter leur être profond, leur culture intime, celle du quotidien, celle de la continuité. Mais, cette tradi-

Le Québec d'hier, particulièrement ses régions périphériques identifiées comme des lieux conservant un héritage traditionnel, a été l'objet de nombreuses recherches ethnographiques. Ainsi, la région de Charlevoix a été retenue comme l'une des plus caractéristiques par de nombreux ethnographes ou folkloristes (comme on désignait communément ces chercheurs). C'est donc dans ce courant précis que nous situerons la place de Pierre Perrault comme cinéaste témoin, mais aussi et surtout en ce qui nous concerne ici, comme révélateur d'une tradition orale située en Charlevoix et recueillie dans un contexte historique et social précis. Voilà donc l'itinéraire proposé dans cet article.

quotidien... Et qu'importe s'il s'éloigne un peu de son projet initial, pourvu qu'il trouve des traces de l'héritage folklorique. Voilà bien l'espace de recherche important ouvert par le folkloriste Marius Barbeau à partir de 1916. Et c'est dans Charlevoix qu'il vient inaugurer en quelque sorte le sentier fascinant de l'enquête ethnographique auprès des français d'Amérique:

"Toute cette région était encore comme enveloppée dans un isolement splendide(sic), comme la princesse des contes qui attendait le baiser de Petit-Jean pour la réveiller.

J'avais déjà découvert pendant les semaines précédentes, aux Éboulements et à la Baie-Saint-Paul, que les contes, les légendes et les chansons foisonnaient comme des abeilles autour d'une ruche. Je me croyais transporté dans un pays féérique..."<sup>(2)</sup>

Bien sûr, le cueilleur de folklore n'est pas un être déraciné. Il possède l'esprit de son temps. Son projet s'inscrit dans l'histoire. Il origine d'une pensée précise. Il n'est pas inné, pas vraiment spontané, souvent un peu poétique, parfois un peu anarchique et néanmoins orienté sur les préoccupations intellectuelles d'une époque donnée.

De fait, fidèles à des idées issues de l'esprit de survivance courant à cette époque, les premiers folkloristes espèrent préserver grâce à leurs enquêtes, les traditions françaises issues de certaines régions rurales du Québec (comme Charlevoix) identifiées comme des bastions encore préservés (ou "splendidement isolés") du modernisme nord-américain. Les noms de ces folkloristes -outre celui essentiel de Marius Barbeau- sont notamment Félix-Antoine Savard, Luc Lacourcière, fondateurs avec Barbeau des Archives de Folklore de l'Université Laval et tous les autres qui s'inscrivent dans un projet similaire<sup>(3)</sup> dont les recherches ou cueillette de la tradition orale se trouvent aujourd'hui déposées aux Archives de l'Université Laval.



La mi-carême à l'île aux Coudres.

tion du verbe et du geste est aussi redevable de l'esprit de recherche de l'enquêteur, c'est-à-dire à celui ou à celle proposant le projet d'enquête ou le dialogue avec l'informateur. Car, l'enquête orale est essentiellement un échange, non un simple monologue. Ce fait est trop souvent négligé: il n'est pas d'enquête orale sans le désir préalable du chercheur qui souhaite la faire naître.

## Un courant de recherche important: la cueillette des traditions folkloriques des français d'Amérique

Le cueilleur de folklore est un être libre. Il peut choisir les "talles" de petits fruits qui lui plaisent dans le grand champ de la tradition orale: chansons, contes, légendes, objets de la culture matérielle, faits pittoresques ou coutumes du

Coll. Pierre Perrault



Coll. Pierre Perrault

«Mon maître... Léopold Tremblay», dit Pierre Perrault.

Que retenir de cette tradition orale recueillie en Charlevoix entre 1916 et 1960 environ? Très généralement, qu'elle semble aujourd'hui plus témoigner des préoccupations des chercheurs de folklore, que de celles du quotidien des gens de Charlevoix. Elles relatent surtout des contes, des chansons de source française -avec une volonté de pureté française qui va quelquefois jusqu'à gommer des facettes significatives de la tradition locale- mais ne dit presque rien des êtres ou informateurs qui les livrent lesquels pourraient à la limite demeurer totalement anonymes.

Cette période d'enquête orale révèle donc souvent plus la culture des chercheurs de folklore en proie à l'esprit de survivance que celle des personnes enquêtées. Il s'agit là d'un problème relatif au fonctionnement méthodologique de cette première génération de folkloristes. La documentation recueillie n'en demeure pas moins intéressante, mais doit être lue comme une facette limitée de la tradition orale des gens d'ici, un aspect finalement assez parcellaire des traditions françaises en Amérique.

Au premier abord, la venue du cinéaste Pierre Perrault ne se démarque pas de la quête de la tradition orale des premiers folkloristes. Elle s'inscrit dans un courant ou une approche assez semblable. Toutefois le cinéaste, contrairement aux folkloristes, est un témoin qui révèle à d'autres témoins par le biais de la caméra

et éventuellement de la diffusion sur grand ou petit écran. Alors que les folkloristes se préoccupent d'enregistrer la tradition orale dans des centres de documentation ou d'archives accessibles surtout à d'autres chercheurs, le cinéaste Perrault travaille pour un public bien plus vaste.

La démarche du cinéaste Pierre Perrault apparaît aussi dans une période socio-historique différente de celle des premiers folkloristes. Les films de Perrault tournés dans Charlevoix sont réalisés au moment où le Québec vit sa Révolution tranquille et où l'esprit de survivance est remplacé par un puissant désir d'affirmation nationale. En fait, bien que fidèle continuateur des premiers chercheurs de la tradition orale charlevoisienne, Pierre Perrault oriente son regard différemment, ne cherchant plus à simplement conserver mais aussi à réactiver une culture traditionnelle devenue un peu la source d'un Québec désormais soucieux d'assumer sa culture propre et éventuellement d'en faire un projet socio-politique.

### **Le cinéaste témoin, le cinéaste engagé**

Il nous semble possible d'affirmer que, contrairement aux premiers folkloristes venus recueillir la tradition orale de Charlevoix et dont l'approche semble plus passive ou celle du témoin silencieux, le regard que pose le cinéaste Perrault paraît plus engagé ou celui du témoin participant qui s'implique

directement dans la présentation des faits folkloriques relatés.

Il faut dire que le cinéaste Pierre Perrault s'intéresse à la tradition orale de Charlevoix en vue de réaliser des films. Il y a ici une double focalisation; une observation à deux niveaux. Il y a le regard du cinéaste et éventuellement celui des spectateurs des films. La démarche du cinéaste suscite ainsi une observation large dont les conséquences peuvent être à la fois variées et imprévisibles.

Le cinéaste Perrault procède d'une démarche essentiellement d'enquête orale. La matière première de ces films est l'expression verbale ou le discours des informateurs-acteurs présents dans les divers films tournés dans Charlevoix. Et, dans ce contexte, le regard du cinéaste compose la trame des films, il en unit l'action, la détermine, l'oriente parfois vers un message suggéré en filigrane et pas nécessairement voulu par les informateurs-acteurs des films.

À ce titre, il nous semble ressortir deux attitudes ou regards plus spécifiques posés par le cinéaste Perrault au sujet de la tradition orale recueillie dans le cadre du tournage de ces films dans Charlevoix(4). Le premier mouvement paraît plus celui d'un témoin voulant décrire simplement l'évènement ou le fait raconté, alors que dans un deuxième temps le cinéaste porte un regard engagé et parfois même dont la portée est politique. Les deux approches sont complémentaires, découlant l'une de l'autre, cherchant à susciter une réflexion de la part du spectateur.

Ces deux regards, celui plus neutre et l'autre engagé, s'expriment à plusieurs reprises dans les films de Pierre Perrault. Nous avons toutefois retenu quelques exemples afin de mieux cerner notre propos: la construction des goélettes et la présentation de la mi-carême pour le discours témoin; la pêche aux marsouins et les propos de Didier Dufour dans *Un pays sans bon sens* pour le discours plus engagé.

### **L'observateur témoin**

Le cinéaste Perrault ne reste jamais totalement neutre devant les propos que ces informateurs-acteurs tiennent. Il se fait cependant quelquefois plus un observateur témoin qui découvre une réalité sociale, une pratique traditionnelle ou un fait quelconque sans

nécessairement l'encadrer immédiatement d'une réflexion porteuse d'un discours d'engagement.

Nous prendrons ainsi la présentation du travail des constructeurs de goélettes dans le film *Les voitures d'eau* comme premier exemple. Certes, le cinéaste fait prendre conscience aux spectateurs de ces films que cette pratique est menacée par le modernisme, mais il laisse ses informateurs-acteurs décrire la démarche de construction en ne cherchant pas à épiloguer longuement sur les menaces posées à cette industrie navale traditionnelle par les transformations pressantes de l'économie nord-américaine. La tradition orale connaît alors une expression simple, avec un aspect socio-politique sous-jacent mais dans une perspective plus de témoignage que de revendication.

Dans ce même procédé la présentation de la coutume traditionnelle de la micarême dans le film *Pour la suite du monde* est presque totalement ethnographique. Le fait folklorique est présenté avec des images d'une beauté poétique saisissante, mais sa signification profonde dans la vie coutumière des gens de l'île aux Coudres est un peu mise de côté au profit de la joie simple des insulaires de fêter au coeur d'un hiver (ou d'un Carême) long et pénible. Le cinéaste est ici totalement témoin. Le discours politique est écarté au profit de la fantaisie des insulaires et pourtant nous savons bien que la micarême est une coutume dont beaucoup d'aspects sont bien moins inoffensifs que ne le laisse présumer cet extrait de film.

Il est sans doute possible de considérer que le cinéaste Perrault laisse dans ces deux présentations la place à une expression poétique plutôt qu'à un langage d'affirmation ou à une démarche liée à une démonstration politique précise. Cette attitude est la plus souvent retenue par Pierre Perrault. Par cette voie, le cinéaste va déjà beaucoup plus loin que les premiers folkloristes qui ne touchaient pas à cette dimension seconde de la tradition orale soit la formulation poétique ou métaphorique au sujet de l'univers dans lequel vivent les informateurs.

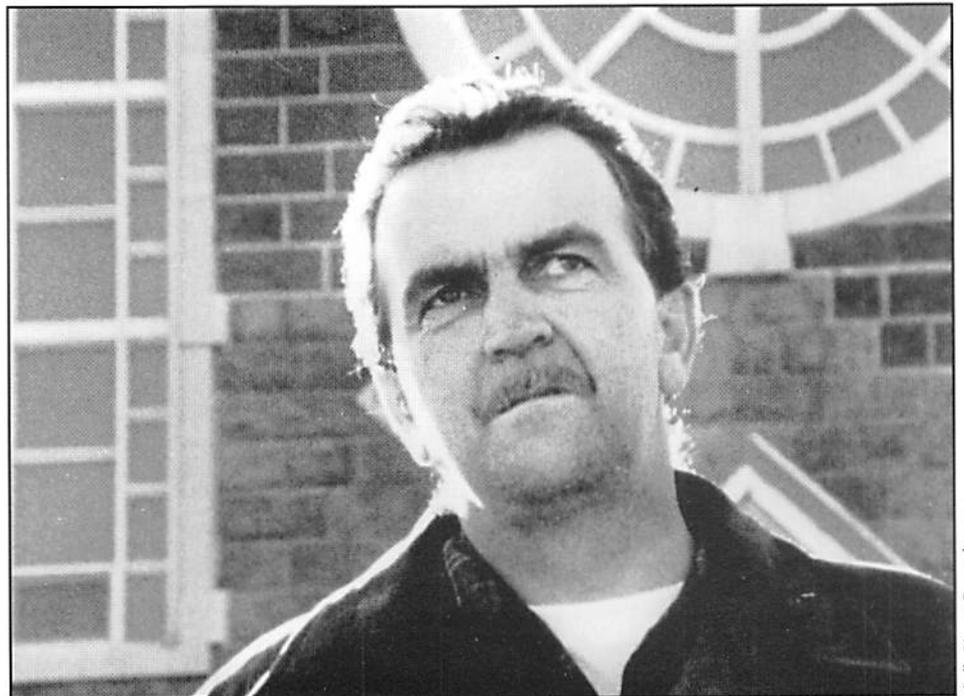
### L'observateur engagé

D'autres passages des films de Pierre Perrault laissent place à un discours d'engagement nettement exprimé. Ainsi, la description de la relance de la pêche aux marsouins décrite dans la trilogie des films tournés à l'île aux Coudres est un projet auquel participe clairement le cinéaste. Plus encore, dans *Un pays sans bon sens*, Perrault laisse Didier Dufour de Baie-Saint-Paul exprimer sa quête politique.

La présentation du projet de relance de la pêche aux marsouins constitue un aspect un peu intrigant de la démarche de Pierre Perrault. Comme on le sait, au moment du tournage des films soit au début des années 1960, la pêche aux marsouins par les insulaires a déjà cessé (en 1924) depuis presque quarante ans. Dès lors, le cinéaste part d'un principe étonnant qui le conduit à participer intensivement au projet de relance de cette pratique délaissée. En effet, le cinéaste Perrault souhaite volontairement participer à la renaissance de la pêche aux marsouins, il ne fait pas que l'observer. Sans la présence du cinéaste témoin engagé à faire renaître cette chasse aux marsouins, il est probable qu'elle n'aurait jamais connu la renaissance décrite dans le film. Le cinéaste témoin veut ainsi volontairement retracer une pratique morte dont la souvenance dans la tradition orale est presque éteinte. Il n'est plus simplement

témoin, mais acteur engagé fermement du côté de ses informateurs-acteurs qui souhaitent le retour de cette pêche et principalement l'informateur-acteur-pivot que constitue Léopold Tremblay qui se fait le chantre de la relance de la pratique et dont la présence dans les films de Perrault à l'île aux Coudres devient essentielle.

Le cinéaste suit avec précision les diverses étapes menant au retour de la pêche aux marsouins à l'île aux Coudres. Non pas seulement pour en faire une présentation dans ses films mais aussi pour la suite du monde... Pour lui, la pêche aux marsouins devient le symbole d'une histoire oubliée, de traditions mortes qu'il est possible de faire renaître et ce dans l'objectif de susciter l'émergence d'un projet social. L'aventure de la pêche aux marsouins est pourtant dès le départ vouée à être épisodique puisque le contexte socio-économique ne la favorise plus. Les temps ont changé, il n'est plus rentable de pêcher le marsouin et le grand rappel que constitue l'évocation des textes de Jacques Cartier parlant des marsouins dans un des films de Perrault est ici simplement littéraire. Le cinéaste devenu témoin engagé n'y peut rien, sinon que regretter symboliquement un univers qui n'existe plus et où la transmission naturelle de la tradition orale semble s'effacer au profit de valeurs modernes découlant d'un tout autre ordre.



Didier Dufour de Baie-Saint-Paul.



Coll. Pierre Perrault

«Un pays sans bon sens»

Les propos de Didier Dufour dans *Un pays sans bon sens* s'avèrent un discours politique autour de la question de l'indépendance du Québec. Il s'agit d'une expression orale presque virulente, découlant plus de la modernité que de la tradition, mais dans le même esprit et dans la forme des récits traditionnels. En effet, tout chercheur scientifique qu'il se présente, Didier Dufour s'exprime plus dans ce film avec la verve intarissable du conteur que celle du politicien ou du chercheur. Didier Dufour prend ainsi à témoin la réalité environnante de Charlevoix (et d'ailleurs) comme objet de sa quête indépendantiste. Tout devient pour lui une source pouvant justifier ou questionner cette cause. Le cinéaste le suit dans cette démarche. Il affiche nettement ses couleurs indépendantistes. Le message en paraît très clair: l'indépendance du Québec peut seule garantir la durée du projet social et culturel des québécois francophones en Amérique du Nord. Le cinéaste pose donc ici la clé de voûte de son travail à l'île aux Coudres où la présentation d'un univers traditionnel conduit à exprimer l'originalité spécifique de la culture et de la société québécoise. Le "pays sans bon sens" est d'abord et avant tout une "société distincte". La réflexion du cinéaste n'est pas demeurée sans retombées; le discours engagé se fait désormais visionnaire.

Bien sûr, aucun folkloriste d'hier n'a jamais laissé intervenir d'aspects

politiques dans ses recherches. Cependant, porté par le contexte social effervescent de la révolution tranquille, Pierre Perrault s'engage résolument sur le terrain politique. La tradition orale recueillie dans Charlevoix lui sert de source dans sa démarche. C'était bien là un droit qu'il possédait en tant que créateur artistique. Mais, fidèle à une démarche soucieuse de respecter ses informateurs ou acteurs, le cinéaste ne trahit jamais leurs propos et fait ainsi oeuvre ethnographique tout autant que cinématographique.

### Une recherche d'authenticité

Essentiellement, les films de Pierre Perrault tournés dans Charlevoix sont une recherche d'authenticité. Le cinéaste veut illustrer les fondements d'une certaine société charlevoisienne demeurée proche de la tradition ancienne du Québec francophone. Il en fait un témoignage de l'héritage à préserver en vue de justifier une nouvelle affirmation nationale.

Ces films connaissent un grand succès, notamment lors de leur présentation à la télévision de Radio-Canada. L'île aux Coudres devient bientôt un site touristique de plus en plus populaire auprès des québécois francophones. À l'instar du cinéaste Perrault, de nombreux touristes cherchent désormais à découvrir ce lieu insulaire où se maintiennent les traditions québécoises d'hier.

Ainsi, comme l'envers de la médaille, presque inévitablement, cet afflux de touristes, souhaitable pour l'économie locale de l'île aux Coudres, transforme et modernise le lieu. Les maisons anciennes de l'île disparaissent. Des coutumes comme la mi-carême sont abandonnées. L'époque des goélettes est bien terminée. Sans doute est-ce là le destin de l'observateur qui, en faisant mieux connaître un site lui retire tout aussitôt un peu de son aspect vierge ou original. Ainsi, la révolution tranquille portée par son modernisme n'a probablement pas su entraîner avec elle les sources anciennes qui supportaient le fondement social de son projet. Le folkloriste ou le cinéaste n'y peuvent rien puisqu'ils demeurent au fond de simples témoins, qui retirés dans leur science ou plus fortement engagés dans la réflexion politique, ne font à la vérité que rendre compte de la tradition orale d'hier ou d'aujourd'hui.

### Références:

- (1) Chanson "Les gens de mon pays" de Gilles Vigneault.
- (2) Barbeau, Marius. *Le Saguenay Légendaire*. Montréal, Beauchemin, 1967. 147 pages (pp. 75-76)
- (3) Notons Jean Palardy (mobilier domestique), Madeleine Doyon-Ferland (coutumes et pratiques), Roger Matton (musique traditionnelle), Conrad Laforte (chansons) et bien d'autres.
- (4) Les films tournés par Pierre Perrault dans Charlevoix sont, pour les courts métrages, contenus dans le coffret paru récemment sous le titre *Au pays de Neufve France* et, pour les longs métrages: *Pour la suite du monde*, *Les voitures d'eau*, *Le règne du jour* et *Un pays sans bon sens* produits par l'Office National du film du Canada (ONF).

*Serge Gauthier est historien et ethnologue. Il est président de la Société d'histoire de Charlevoix. Il poursuit des études de doctorat sur l'histoire des études folkloriques au Québec à l'Université Laval.*

# Pierre Perrault et Yolande Simard, sa femme

Par Nicole Denis-Paulette

Ce sont Charlevoix et son fleuve que la rencontre de Yolande Simard me révéla, en 1949, à la faculté des Lettres de l'Université de Montréal. Originaire de Baie-Saint-Paul, Yolande fit découvrir à la montréalaise que j'étais, le langage imagé et coloré de sa région. Bien qu'avare de confidences, elle m'entretenait de son fleuve, des coutumes de son pays, de sa nature grandiose. On la sentait ancrée à ses origines, à sa famille dans laquelle elle retournait durant les vacances. Depuis quelques années déjà, à l'automne, elle quittait les siens afin de poursuivre ses études. Avant de venir dans la métropole, elle fréquenta d'abord les Ursulines de Québec. Puis, histoire d'apprendre l'anglais, elle passa quelque temps à Toronto.

C'est, enfin, à l'Université de Montréal qu'elle rencontra un bel athlète, intellectuel de surcroît, que nous, les rares étudiantes de l'époque, jugions de caractère bourru. Étudiant en droit, comme mon futur mari, Pierre Perrault, à ce moment, était l'une des étoiles des Carabins, l'équipe de hockey universitaire, tout en dirigeant le «Quartier latin». Le

bureau du journal des étudiants était toujours un lieu de rencontre fort animé où oeuvraient les Hubert Aquin, Marc Brière, Louis-Georges Carrier, Claude Paulette, Jacques Perrault, frère de Pierre et bien d'autres. Quelques filles dont j'étais, offraient gentiment de taper à la dactylo les textes de ceux qui n'avaient pas jugé utile pour un homme d'apprendre cette écriture.

Peu à peu, nous nous rendîmes compte que Yolande multipliait ses visites au «Quartier latin». On constata ensuite qu'elle assistait à tous les matchs de hockey que disputaient les Carabins. À l'automne de 1951, Pierre et Yolande s'épousaient.

Très vite, Yolande fit découvrir à Pierre, déjà grand chasseur et amateur de plein air, les beautés et les gens de son pays. Quiconque a déjà bénéficié de l'hospitalité des Simard à Baie-Saint-Paul ne peut oublier l'amabilité et la chaleur qui se dégagent de leur demeure, entretenues par la jovialité de la mère de Yolande. Elle est malheureusement dispa-

ree cette grande maison attenante au magasin général de «Charles à Benjamin», le père de Yolande. Sise devant l'église, elle accueillait, avant ou après la messe du dimanche, les visiteurs venus des quatre coins de la paroisse. Je me rappelle ce vieux bonhomme qui est entré pendant que nous prenions le petit déjeuner, s'est dirigé vers l'évier de la cuisine, s'est rempli un verre et est sorti en disant simplement: «De la bonne eau de Saint-Antoine!» (un rang de Baie-Saint-Paul).

Mais, au-delà du panorama grandiose de la baie et de l'Île-aux-Coudres, des cascades de la rivière Des Vases, des alignements de caps chargés d'oiseaux, au-delà de toutes les beautés naturelles de Charlevoix, il y avait surtout les habitants de ce pays. On rendait visite à l'oncle Jean-Baptiste le meunier, au moulin du ruisseau Michel. Dans son minuscule chalet accroché au flanc du Cap-aux-Corbeaux, «ma tante Florence», la soeur de monsieur Simard, nous faisait déguster son sucre à la crème, toujours trop dur. À l'Île-aux-Coudres, on découvrait des gens de mer: anciens pêcheurs de marsouins, derniers constructeurs de «voitures d'eau», vieux navigateurs du Saint-Laurent qui en avaient long à raconter.

Ce sont surtout les gens de ce pays unique, avec leur parlure et leur façon de penser qui firent la conquête de l'étudiant porté davantage vers la poésie que vers la jurisprudence. Ces rencontres furent déterminantes pour Pierre à tel point qu'il quitta bientôt la profession de plaideur pour se livrer à une grande quête de culture régionale. Une recherche qui n'a jamais cessé depuis et dont il nous transmet poétiquement la découverte par l'écriture ou par l'image.

On peut se demander, maintenant qu'il est au faite de sa carrière, quel rôle, outre celui de lui avoir fait découvrir son pays, Yolande a tenu depuis plus de quarante-cinq ans dans la vie professionnelle de



Coll. Danielle Bergeron

En 1979, un projet communautaire fait revivre aux jeunes de l'île la tradition de tendre la pêche à marsouins. Avec son épouse Yolande, Pierre Perrault revient alors passer une journée dans le canot pour planter quelques harts et respirer l'air salin du large.

son mari. Il faut d'abord dire que Pierre et Yolande ont toujours beaucoup conversé. Toujours, ils se sont livrés l'un à l'autre. Et surtout, elle l'a toujours beaucoup appuyé; dans tous ses projets, en partageant son enthousiasme, ses goûts. Elle a très bien su le conseiller, et le déconseiller à l'occasion.

Tout ce que fait Pierre intéresse hautement Yolande. Comme lui, elle aime les grands espaces et lui apporte ses connaissances de la flore sauvage pour laquelle elle se passionne. Autant qu'elle a pu - deux enfants, Geneviève et Mathieu leur sont nés - elle l'a accompagné dans ses expéditions. Elle n'a jamais cherché à briller. Mais, en compagne fidèle, elle a inlassablement, discrètement, assuré sa présence. C'est ainsi qu'on la voit presque toujours à ses côtés dans les voyages, les festivals et autres manifestations publiques auxquelles prend part le cinéaste.

Dira-t-on que j'exagère en affirmant que Yolande a également occupé auprès de Pierre le rôle de relationniste? Bonne maîtresse de maison épargnant tout souci domestique à son mari, surtout excellente cuisinière, elle a rempli sa maison de

plantes et de fleurs fort accueillantes. Tout comme sa mère le faisait à Baie-Saint-Paul. Cela, tout en demeurant la mère de famille préoccupée de ses enfants et en poursuivant, plus tard, des études en histoire de l'art et en archéologie. Elle a su cultiver les amitiés, entretenir des relations. Non pas dans un but intéressé: Yolande et Pierre sont sincères et capables de grandes amitiés. Ils comptent d'ailleurs une foule d'amis. Leur maison manque rarement de visiteurs et c'est toujours avec grand plaisir qu'ils accueillent ces gens auxquels Pierre a donné la vedette dans ses films ou ses livres. Comme ils l'ont fait autrefois pour Alexis et pour la douce Marie Tremblay de «*Pour la suite du monde*». Mais je pense que, sans sa femme, Pierre serait surtout resté isolé, à écrire dans son bureau. Aujourd'hui, c'est en se moquant gentiment qu'il parle des mondanités de Yolande, mais il s'y soumet.

J'ai toujours admiré chez Yolande cette sourde détermination qui ne se laisse pas facilement désarçonner. Elle donne toujours l'impression de savoir ce qu'elle veut, où elle désire arriver. Ainsi, peu à peu, en insistant doucement, mais fermement, elle amena Pierre à devenir plus

sociable, à se plier à certaines conventions. Influencé par Yolande, cet homme sensible, entier, finit par se montrer (pas toujours!) moins tranché dans ses opinions, allant parfois jusqu'à «mettre des gants blancs». Petit à petit, Pierre a quitté plus souvent son air bourru. On peut dire qu'elle a bien amadoué son mari tout en acceptant qu'il demeure lui-même.

Pierre Perrault, dans sa réussite, doit donc beaucoup à Yolande. Avec ce grand amour qu'il voue toujours à sa femme, je suis sûre qu'il est le premier à le reconnaître.

---

*Nicole Denis-Paulette a fait la connaissance de Yolande Simard en 1949 à l'Université de Montréal. Animatrice à la télévision et enseignante, Nicole Denis-Paulette a obtenu un baccalauréat en histoire de l'art en 1994. Elle poursuit actuellement des études dans le même domaine au niveau de la maîtrise.*



## Caisse populaire Desjardins de L'Île-aux-Coudres

### Siège social

230, ch. des Coudriers  
L'Île-aux-Coudres (Qué.)  
G0A 1X0  
Tél.: (418) 438-2555  
Fax: (418) 438-2159

### Centre de service

27, rue du Port  
L'Île-aux-Coudres (Qué.)  
G0A 3J0  
Tél.: (418) 438-2555  
Fax: (418) 438-2117



## CHAMBRE DE COMMERCE DE CHARLEVOIX-OUEST

*Le développement économique, une mission  
La concertation, une philosophie*

444, boul. Mgr-De Laval  
C.P. 1900, Baie-Saint-Paul  
G0A 1B0  
Téléphone: (418) 435-6187  
Télécopieur: (418) 435-5965

# À la poursuite d'une île

- Chroniques de rêves et de réalités autour d'un poète éveillé

par Francine Saint-Aubin

## 1960... et des poussières

*C'est sur les bords du Saint-Laurent  
Gai pan pan, c'est l'amour, c'est l'amour,  
C'est sur les bords du Saint-Laurent,  
Y'avait trois jolies filles,  
Y'avait trois jolies filles<sup>1</sup>...*

Sur l'écran noir et blanc, dans un salon de Montréal, la vieille chanson invite à un grand voyage «au pays de Neufvé-France<sup>2</sup>». Ce pays demeure encore peu connu, vu son jeune âge, vu la vie à la ville, de la jeune fille qui commence à rêver de ce fleuve le long duquel quelqu'un la promène de paysages en villages habités par des gens aux occupations si différentes de celles des citadins. Ce sont marins, capitaines de caboteurs, pêcheurs de capelans, de morues, de crabes et de padoues. Chasseurs de lous-marins et de marsouins. Montagnais fabriquant le canot ou poursuivant le caribou à la suite du rêve. Laboueurs, semeurs, bûcherons et draveurs. Constructeurs de goélettes, traverseurs en canot d'hiver. Chanteurs, musiciens, danseurs et grands conteurs.

Or celui qui raconte les gens de son pays, qui les accompagne de commentaires empreints de poésie, sort franchement de l'ordinaire. Un dénommé Pierre Perrault donne ce ton lyrique aux films et la fille écoute, tout étonnée. Elle qui se morfond en ville, qui se languit de vivre en pays de montagnes et de lacs dans les étés de son enfance au nord de Montréal, voilà qu'on lui ramène un fleuve sans pareil, cours d'eau des merveilles, celui-là même qui baigne sa grande île triste et grise.

## Juillet 1963

Un livre vient tout juste de paraître: **Toutes Isles, chroniques de terre et de mer<sup>3</sup>**. L'auteur: Pierre Perrault, celui-là même d'**Au pays de Neufvé-France**. Le fils spirituel de Jacques Cartier raconte ses explorations sur la côte du Labrador en un substantiel récit poétique illustré de photographies qui vont droit au coeur voyeur de la fille de quinze ans. Lire **Toutes Isles**, un cadeau qu'elle se fera et refera au long de sa vie.

*Bien trop vaste pour un seul homme, la mer, sur une grève de joncs par-ci, d'ardoise par-là, se roulait jusqu'aux ongles de la montagne; comment résister à la mer qui coule dans mes veines, se croyant infinie?*

*Je la contemplais, conforme aux usages des grèves où elle berce depuis toujours un rêve sans tenir compte de terre... je la visitais, acharnée à délivrer les pierres précieuses, à polir les agates; comment croire à ces océans indécis qui se déclarent priés de leurs «sereines de mer»<sup>4</sup> ?*

Mais la sirène n'est nul autre que l'auteur lui-même dont la parole l'appelle dans les contrées nord-côtières. Il s'est même évadé des pages du livre et sa voix enjôleuse pénètre dans la petite chambre de l'adolescente par la radio<sup>5</sup>. Le poète enlevant invite l'étudiante sur Blanchon son dauphin blanc et l'entraîne à sa suite dans d'in vraisemblables mais véritables découvertes. Et elle part assidûment avec lui dans ses pérégrinations, sur les rivages de la côte Nord et dans les terres sans terre du Labrador, le crayon levé au-dessus des ennuyeux problèmes d'algèbre qui lui font perdre un temps si précieux à rêver.

Rêver, rêver! De partir, de voir le pays magique, de goûter les fruits sauvages, de courir avec les bêtes, de découvrir les anses cachées et les îles rassurantes, d'écouter les chouenneux sages et fous qui enseignent la vraie vie. Et les cahiers d'écriture secrète de la fille se remplissent d'espairs d'envol dispersant de plus en plus les pleurs et les grincements adolescents, effaçant peu à peu les regrets de l'enfance perdue et la peur d'embarquer dans la vie adulte peu invitante.

Petit à petit la poésie l'imprègne, la marque et le pays pénètre au plus profond d'elle-même, inexorablement.

Coll. Pierre Perrault



Pierre Perrault inscrit son activité créatrice au coeur de la vie des gens de l'île aux Coudres.



La traversée d'hiver à l'île aux Coudres.

Coll. Pierre Perrault

et je voudrais pour cette occasion  
devenir orme de septembre  
lac de forêt noire  
tremble du chemin  
ou bien tout simplement  
pierre des champs <sup>11</sup>!

Tout est dieu, le divin est dans tout, voilà peut-être la vérité qu'elle entend de la bouche du poète. La vie révèle parfois ses mystères dans les moments les plus simples: la jeune fille joue de la flûte seule dans un champ de fougères brillantes un bel après-midi de soleil d'été et, tout à coup, c'est l'expérience unique et inattendue: elle éprouve le sentiment profond de faire enfin partie de la vie, de l'univers, elle est unie à tout, de la plus mince brindille jusqu'au soleil lui-même. Et lorsque la mort survient, on se dissout dans le monde, dans le brin d'herbe ou dans l'arbre et on continue de faire partie de la vie.

ches et en lichens lui apparaîtront enfin dans toute leur austère splendeur lorsque le bateau sur lequel elle s'est embarquée longera le chenal dit du Rigolet, sous un soleil perçant les brumes marines. La côte du Labrador, de Red Bay à Havre-Saint-Pierre, trop vite parcourue, lui donnera un goût de revenez-y.)

#### Décembre 1964

Bientôt elle aura dix-sept ans. Elle devance un peu la fête avec ce beau petit livre encore tout chaud: **Au cœur de la rose**<sup>6</sup>, texte d'une pièce de théâtre aux accents poétiques. Et elle qui rêve toujours d'îles d'une autre sorte que celle de Montréal qui lui pèse tant, reconnaît bien les tourments de la fille du gardien de phare exaltée par le premier bel inconnu marin...

*C'est le temps de l'impatience. Même les rochers se contredisent et se bousculent. Il manque quelqu'un. Nul ne sait qui. Le temps épaissit: les mots sont pleins d'amertume comme les herbes sauvages. Le présent inconfortable aux vieux à cause des souvenirs et à moi l'avenir insuffisant<sup>7</sup>.*

Ah! qu'arrive donc enfin une grande chose comme un amour réel!

*Je ne veux pas sécher comme les fleurs qui poussent sur les rochers, qui sentent le feu et meurent pour un peu de soleil.*

*Mes nuits sont trop longues et elles écourtent ma vie. Je ne me laisserai pas distraire de mes désirs par tes prudences<sup>8</sup>.*

À parler ainsi du cœur des filles, un poète dévoile son propre cœur. L'homme... les hommes, ont donc un cœur, une tendreté? Heureuse découverte. Et de se laisser attendrir, de sentir la sève dans son corps, de trembler de toutes ses feuilles en lisant la poésie d'amour de Perrault:

*J'attends que tu viennes,  
qui que tu sois, j'attends.*

*Femme ou archange,  
tu me touches l'épaule  
tu me prends le bras*

*et nous passons de l'un à l'autre  
comme le cidre qu'on boit<sup>9</sup>.*

Et encore:

*et pourtant je vivrai de toi seule  
et de la nudité de quelques fruits  
dans la corbeille des pénombres  
si tu fredonnes mes nuits abrégées<sup>10</sup>.*

L'amour... la vie... le temps... la mort... Les éternelles questions que l'on se pose, de l'enfance jusqu'à la fin des temps. Les mots du poète résonnent dans le cœur de la fille où une spiritualité païenne a déjà fait son nid:

*Je rêve d'un dieu familier  
avec les autres hommes...*

*et en secret j'espère, ce jour-là,  
dormir près des racines  
et puis peu à peu  
m'enfuir par la sève  
et encore une fois  
grimper dans l'arbre,  
dénicher les oiseaux  
et chaque soir porter  
le ciel en terre<sup>12</sup>.*

#### Printemps 1965

Examen de géographie demain: il faudrait apprendre par cœur ce texte dicté par le professeur: quelle corvée ennuyeuse! La fille tourne le bouton de la radio: une voix, c'est celle du poète, mêlée à d'autres voix qui se racontent. Mais cette fois il s'est rapproché, il est là tout près, dans sa propre ville<sup>13</sup>. La marée montante l'a ramené et il ratisse les faubourgs du bord de l'eau à Montréal et les quais où elle ira rôder plus tard pour sentir cette eau qui emporte les navires jusqu'à la mer. Mais voilà qu'il lui fait la leçon de géographie humaine de sa ville maintenant! Aurait-il deviné, ce sorcier, qu'elle déteste cette ville et que ses habitants présentent peu d'attraits à ses yeux?

Peu à peu Perrault réussit à lui ouvrir les oreilles et l'esprit. Les hommes et les femmes qu'il interroge commencent à l'intéresser, à la toucher et à la réconcilier avec l'*homo urbanus*. Il leur donne la parole

et ils la prennent... ou c'est l'inverse, eux lui donnent leurs paroles et lui les prend: voilà ce que dirait le sage-homme en toute humilité. Car l'accoucheur n'existe pas sans la mère et l'enfant.

Cette parole, c'est l'enfant chérie du poète et sa mère aimée tout à la fois. Elle est belle, elle est savoureuse sortant de sa bouche ou de sa plume. Cette parlure étonnante, il la découvre ici même et met au jour un trésor bien caché, butin dérobé qu'il redonne à ses propriétaires en faisant reluire l'or qu'il contient.

[...] j'ai découvert une immense littérature occultée, méprisée, cachée par la misère. Une littérature orale. Vulgaire. Adéquante. J'ai abandonné la robe d'écriture pour chausser les bottes lacées de la parole verbale, de la parole brute, du vernaculaire, du vulgaire. [...] J'ai élu domicile sur une terre de paroles, j'ai fréquenté un terroir méprisé, un terreau silencieux, un sillage obscur. J'ai mouillé mes écritures dans le mouillage de Cartier, au nord de l'île aux Coudres. J'ai choisi ce territoire de l'âme verbale pour échapper à l'exil<sup>14</sup>.

#### Début juin 1967

La fameuse île aux Coudres d'*Au pays de Neufve-France*, de *Pour la suite du monde*<sup>15</sup> et du *Règne du jour*<sup>16</sup> est enfin là, devant la fille et sa meilleure amie. Mais *La Marjolaine* vient tout juste de

quitter le quai de Saint-Joseph-de-la-Rive pour la dernière fois aujourd'hui, sans elles, et le traversier poursuit sa route malgré leurs appels. Les deux jeunes femmes qui reviennent du traditionnel tour de la Gaspésie sur le pouce n'ont pas le contrôle de leur horaire et les traversées cessent tôt le soir à cette époque. Un employé bienveillant leur offre de passer la nuit dans la salle d'attente sur le quai. Elles s'y enferment à double tour et assistent bien cachées, couchées sur le plancher, au rituel du petit tour en auto du samedi soir; le folklore du quai quoi!

Au matin, elles abordent enfin l'île, à la suite de Cartier et de Perrault. Deux «jeunesses» motorisées leur font visiter le vieux moulin abandonné, la roche à Caya et autres lieux pittoresques, tout en insistant qu'ils sont modernes à l'île et pas du tout comme dans les films de vous savez qui... Les deux jeunes touristes restent imperturbables et se gardent de contredire leurs bons samaritains.

Elles se doutent déjà qu'elles conserveront toujours dans un coin privilégié de leur mémoire les voix et les visages de Marie et d'Alexis Tremblay, qu'elles ne rencontreront pourtant jamais autrement qu'à travers les oeuvres de Perrault. Marie touchera particulièrement leur coeur de jeunes femmes, car cette grand-mère attachante leur apprendra des choses plus essentielles dans leur vie que le savoir dé-

sincarné des livres scolaires. La délicate Marie Tremblay, cette experte en endurance et en amour, est révélée avec tendresse par Perrault dans ses films et ses écrits comme un témoin vibrant de notre histoire sociale et économique:

*et pourtant c'est elle, c'est bien elle, c'est nulle autre qu'elle, la bonne vieille minuscule riante petite marie tremblay de l'île aux coudres qui était au métier de la dominion textile au temps de sa jeunesse de framboisiers, de sa jeunesse d'aubépines, dans les cèdrières des escarpements...*

*à seize ans déjà forcée par la force des choses de quitter les hautes terres de son village qui ne nourrissaient que les belles illusions de la souveraine liberté des manchons et des charrues...*

*et à quatre-vingt-dix ans elle en a le dos rond comme les voussures des églises pour soutenir le ciel, la gracieuse bonne et belle marie de toute la terre, d'avoir fait courir la trame entre les chaînes, d'avoir poussé la navette, à la longue journée longue...*

*d'avoir tant et tant travaillé à la spinroom de la dominion textile près des chutes montmorency où passent les oies blanches du printemps pour nous induire en pays comme on met le feu aux poudres<sup>17</sup>...*

Toute la vie de Marie comme toute la vie en nostalgie...

*après ce beau bout de pommier  
au bout de ce grand bout de mer  
bout de chemin bout de misère  
dis-moi  
marie  
est-ce parce qu'on vieillit*

*tout ce qui nous a surpris  
ne nous arrivera plus guère  
au bout de ce grand bout de mer*

*parce que c'est de vivre pourtant  
qu'on meurt<sup>18</sup>.*

#### Avril 1969

Cégep du Vieux-Montréal. Cours de littérature à choisir? Ce sera la poésie! Un long travail écrit à réaliser? L'étudiante choisit son poète québécois préféré comme sujet et le présente à la classe, soutenue par des photos de lui, d'Alexis, de Marie, du fleuve... Le professeur note sur son travail: «Analyse intéressante qui nous fait aimer ce poète de la nature. Pensée illustrée par des exemples qui illuminent la vie de ce personnage.»



Coll. Pierre Perrault

Pierre Perrault près des pêches à marsouins tendues «Pour la suite du monde».

26 juillet 1970

Après les choralies de Québec, elle fait un détour et passe une journée à Baie-Saint-Paul pa-voisé de banderoles multicolores, en plein festival folklorique. Elle marche jusqu'au quai dans l'espoir de se baigner, mais le fleuve n'est pas au rendez-vous, la marée basse l'a chassé à des lieues et n'a laissé que des battures boueuses. Reprenant le chemin du village qui semble fort loin, qui ne voit-elle pas, près d'un chalet, s'apprêtant à monter dans une auto? Lui, le fameux cinéaste-poète qu'elle reconnaît mais qui ne la connaît pas, lui. Avec l'effronterie de son âge, elle lui demande de l'amener jusqu'au village et il accepte gentiment. Apprenant sa déception de n'avoir pas pu se baigner, il l'amène au pied d'une rivière mystérieuse qui dévale une montagne en cascades et bassins où elle pourra se rafraîchir. Pendant des années elle rêvera de revoir ce lieu magique et finira par le retrouver, longtemps après.

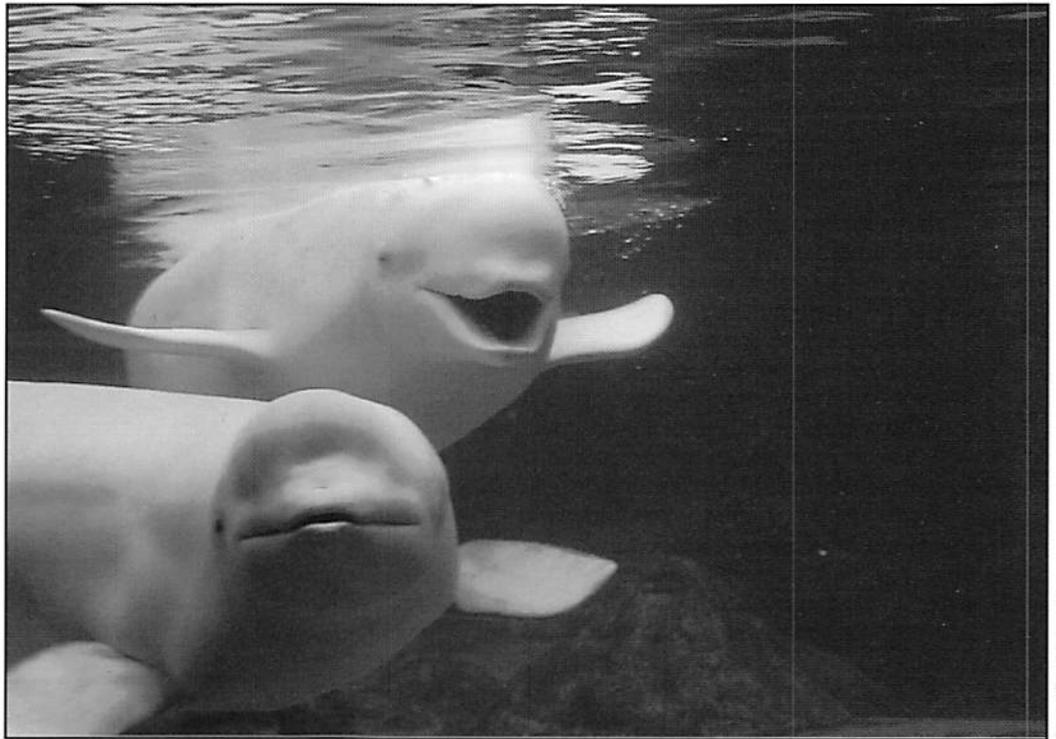
Juin 1971

Port de Montréal. Elle s'embarque sur le CTMA, un cargo mixte, pour faire le plus beau voyage tout au long de ce Saint-Laurent fabuleux. Une île l'appelle encore. Le bateau fait escale au quai de Saint-Joseph-de-la-Rive en face de l'île aux Coudres. La fille descend, marche un peu sur la voie ferrée puis revient au navire, car le rendez-vous n'est pas encore ici, mais très loin dans le golfe du Saint-Laurent, aux îles de la Madeleine.

Les années passent...

La fille étudie, travaille, chôme, travaille, étudie et voyage, retournant sans cesse dans ses lieux de prédilection, à proximité de la mer ou du fleuve: Gaspésie, îles de la Madeleine, côte Nord, Charlevoix...

...et Perrault filme, écrit, poétise, discourt. Il continue de faire prendre conscience de ce «pays sans bon sens», de faire découvrir la «Québécoisie», son histoire, celle des hommes et des animaux qui leur ressemblent: marsouins, oies blanches, caribous, boeufs musqués. Il parcourt les lieux, de Charlevoix jusqu'au pays de la terre sans arbre des Innus, passant par



Coll. Pierre Perrault

À l'aquarium de New York, en 1966.

l'Abitibi colonisée, décolonisée et dévalisée, puis revenant encore et toujours au fleuve bien-aimé. Il n'a de cesse de chanter ce pays de «Neigeries» et de «Froidureté»<sup>19</sup>. Car sans l'hiver et sans le Nord, ce pays n'existerait pas et ses habitants ne seraient pas ce qu'ils sont.

La parole du poète, fleuve intarissable, agit parfois comme un baume qui apaise l'âme, parfois en tonique qui revivifie le Québécois!

Sa poésie suit le cours de l'histoire qui se fait. Le discours s'emporte, réveille, provoque, secoue, fouette un peuple afin qu'il ne perde pas de vue son identité depuis longtemps et de plus en plus menacée par l'empire<sup>20</sup>:

*et ils ne s'arrêteront donc jamais d'étendre leur empire méprisant les royaumes qui sont de tendresses sur les épaules taillables et corvéables à merci et ils m'ont répété soulevant la cendre et la miséricorde de quoi te mêles-tu encore*

*sans prendre la peine d'entendre ma douleur de terre sans même tenir compte des turbulences à l'approche du silence majoritaire sans chercher à comprendre<sup>21</sup>*

Une identité aussi étroitement liée à l'économique:

*et voici que le vainqueur a fait naître un*

*royaume autour de ses transhumances et de ses désirs et du temps sauvage qui précipite le sang au sommet de l'ivoire et des boucliers*

*il a fait naître les moulins les aciéries les laminoirs les filatures les mines les abattoirs la main-d'oeuvre et le chômage et il ne réclame ni poésie ni justice mais que la victoire lui rapporte dividendes et embonpoint*

*et il s'empare même du pain pour que rien ne lui échappe<sup>22</sup>*

Été 1984

Perrault filme sur le voilier *Blanchon* filant à grande allure de Saint-Malo à Québec, à la reconnaissance du fleuve Saint-Laurent, fleuve qu'il désire «transformer en territoire de l'âme» afin de contrer l'invasion de l'empire qui aliène insidieusement notre culture en imposant son cinéma, sa musique, en envahissant nos kiosques à journaux<sup>23</sup>, cet empire qui menace notre intégrité mentale et physique:

*Cependant l'impérialisme de l'image me menace de libre-échange. Me proposant ses divinités. Comment résister au syndrome de Disney World. Au commerce des idoles et des Big Mac. Est-ce possible de ne pas vendre son âme? Avons-nous une âme rebelle à opposer à cette entreprise<sup>24</sup>?*

Pendant ce temps, la fille quitte une fois de plus son île de Montréal et se retrouve par un drôle de hasard au milieu des épinettes et des caribous d'*Un pays sans bons sens*<sup>25</sup>, dans l'arrière-pays de Charlevoix, au coeur des Grands Jardins, dans un parc de conservation provincial qu'on a surnommé «un îlot de grand-nord québécois». Elle a été engagée à trouver ce qui s'est passé en ces lieux et consacra plus de trois ans à reconstituer l'histoire humaine de l'îlot sauvage. Tout au long de sa recherche, elle n'oubliera pas l'importance de donner la parole à ceux et celles qui l'ont tissée<sup>26</sup>.

### Mai 1985

L'îlot des Grands Jardins, malgré sa beauté sauvage, n'est pas l'île rêvée depuis la jeunesse, mais il servira de déclencheur au départ qui se concrétise enfin. La fille quitte la ville pour de bon et s'installe près de Baie-Saint-Paul, au bout du chemin du Vieux-Quai, juste en face de l'île aux Coudres les pieds dans l'eau du fleuve. Enfin!

Depuis ce temps, entre Baie-Saint-Paul et le cap aux Corbeaux, la fille et l'île ne se perdent plus de vue.

### Printemps 1997

Le poète Pierre Perrault fête ses soixante-dix ans cet été, à Baie-Saint-Paul même! La fille pourtant timide se découvre

l'audace de lui préparer un cadeau: elle regroupe des gravures qu'elle a réalisées et concocte des textes à son intention, dont l'un évoque le poète et son oeuvre prolifique:

#### L'OEIL PLEUREUR

*Quelques larmes pour ce qui passe et disparaît, pour ceux que nous aimons et qui s'en vont.*

*Quelques larmes pour le pays dont les premiers occupants ont été spoliés et pour celui que nous n'avons pas encore gagné, par amnésie de notre histoire ou par manque de véritable désir.*

*Quelques larmes pour les mots que l'universalité désagrège, pour les gestes désuets condamnés par la modernité.*

*Mais la mémoire se souvient de la vie cachée dans les images cinématographiées ou fixées sur le papier, dans les paroles magnétisées sur les rubans ou inscrites dans les livres, oeuvre de longue haleine de quelque castor poète dont l'oreille clairtend les mots oubliés qu'il faudrait répéter sans cesse, dont l'oeil pleureur se transforme en oiseau tempête qui voyage dans l'espace et le temps, traînant à tire d'aile l'âme quasiment impal-*

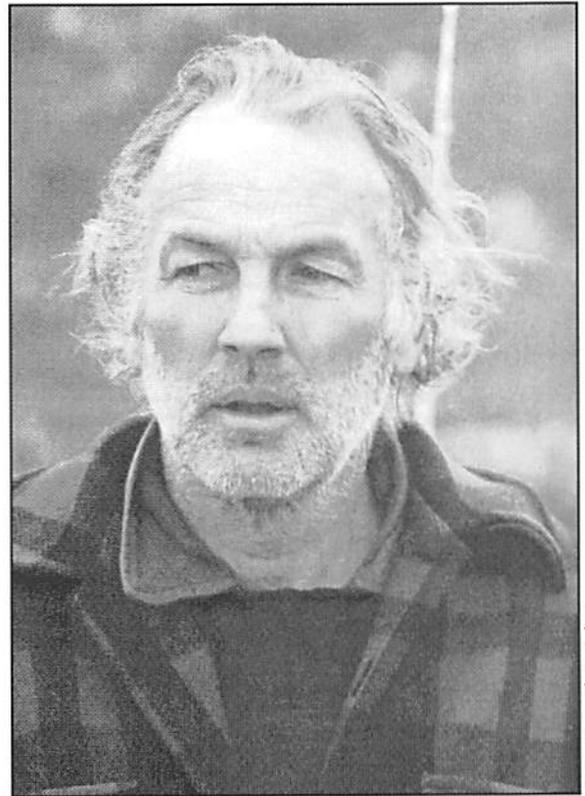


Photo Bernard Cossetin

Pierre Perrault..

*pable d'un peuple égaré en quête de lui-même.*

*Et l'oiseau garde espérance qu'un jour son cri lancé aux quatre vents fera revivre cette âme de ses cendres amères, souhaitant qu'il y reste encore quelques braises imprégnées de la fierté du feu.*

*Alors, en ce jour de chaude lumière, l'oeil pleurera enfin de joie<sup>27</sup>.*

Voilà l'homme devant elle: elle lui remet la pochette d'estampes et de textes, en reconnaissance, dit-elle, de ce qu'il lui a apporté au cours de sa vie. Et lui, il répond, étonné, mais avec un brin d'espièglerie dans l'oeil bleu: «Moi? Mais je ne t'ai jamais rien donné!»

\*\*\*

Et elle essaie de mieux lui répondre ici aujourd'hui:

Rien donné? Oh presque rien! Juste un dauphin blanc, un troupeau de boeufs musqués, des hardes de caribous pour voyager. Juste la taïga, la toundra et Toutes Isles à explorer. Juste un grand-père fier de paroles et une grand-mère forte et tendre à aimer. Juste une contrée à habiter près d'un fleuve incroyable de beauté face à une île-berceau. Juste une langue d'or à découvrir, la mémoire d'une Histoire à conserver, la conscience



Francine Saint-Aubin et un caribou du parc des Grands-Jardins.

Coll. Francine Saint-Aubin

d'une identité à prendre et à ne pas perdre. Juste la poésie de la réalité, le rêve d'un pays à réaliser, juste une âme à garder éveillée, juste une âme comme une île rêvée...

Juste une âme!

Est-ce assez?

Francine Saint-Aubin, 1998, *Cap-aux-Corbeaux, en face du mouillage de Jacques Cartier à l'île aux Coudres*.

•

N.B. Les oeuvres mentionnées dans les notes sont de Pierre Perrault, sauf celles dont l'auteur est mentionné.

1. Chanson traditionnelle du Québec.
2. *Au pays de Neufve-France*, série de treize films de trente minutes de Pierre Perrault et René Bonnière, filmée pour Radio-Canada par Crawley Films, 1958-1959.
3. *Toutes Isles*, récits, Montréal, Fides, 1963.
4. *Ibid.*, p. 8.
5. *Chroniques de terre et de mer*, émission radiophonique de Radio-Canada. 1re série, janvier à juin 1960 et 2e série, octobre 1963 à juin 1964.
6. *Au coeur de la rose*, théâtre, Montréal, Beauchemin, 1964.

7. *Ibid.*, p. 60; la fille s'adressant au marin.
8. *Ibid.*, p. 47; la fille s'adressant à sa mère.
9. *Chouennes*, poésie, Montréal, l'Hexagone, 1977; extrait du poème «Aux marches du palais», du recueil «Portulan» (paru une première fois en 1961), p. 51.
10. *Ibid.*, extrait de «Intrusion», p. 52.
11. *Ibid.*, extrait de «L'autre monde», p. 25.
12. *Ibid.*, extrait de «Arborescence», p. 69.
13. *J'habite une ville*, émission radiophonique, Radio-Canada, janvier à septembre 1965.
14. *La grande allure 1. De Saint-Malo à Bonavista*, description et dialogues du film, Montréal, l'Hexagone, 1989, p. 13.
15. *Pour la suite du monde*, film coréalisé avec Michel Brault, ONF, 1964. Et le livre: description et dialogues du film, Montréal, l'Hexagone, 1992.
16. *Le règne du jour*, film coréalisé avec Bernard Gosselin, ONF, 1966. Et le livre: description et dialogues du film, Montréal, Leméac, 1968.
17. *Irréconciliabules*, poésie, Montréal, L'Action nationale, 1995; extrait du poème «Les revendications», p. 103.
18. *Chouennes*, extrait de «La chanson de Marie», p. 303.
19. *Gélivures*, poésie, Montréal, l'Hexagone, 1977.

20. Voir: *Gélivures, Chouennes, Irréconciliabules, La grande allure* (2 tomes), et *De la parole aux actes*, essais, Montréal, l'Hexagone, 1985.
21. *Gélivures*, extrait de «Cornouailles», p. 139.
22. *Ibid.*, p. 200.
23. Voir la postface: «Le territoire de l'âme», de *La grande allure 2. De Bonavista à Québec*, description et dialogues du film, Montréal, l'Hexagone, 1989, p. 375-393 (aussi paru dans la revue *Critère*, printemps 1986, numéro 41).
24. *L'oumigmatique ou l'objectif documentaire*, essai, Montréal, l'Hexagone, 1995, p. 22.
25. *Un pays sans bon sens*, film coréalisé avec Bernard Gosselin, ONF, 1971. Et le livre: description et dialogues du film, Montréal, Lidéc, 1972.
26. *Histoire de la région des Grands Jardins*, de Francine Saint-Aubin, Québec, ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche, tome 1, 1988, 540 pages.
27. Extrait d'*Autour d'un milieu, chroniques miniatures*, livre d'artiste de Francine Saint-Aubin, Baie-Saint-Paul, 1997.

Francine Saint-Aubin a une formation universitaire en arts et en anthropologie. Depuis plusieurs années, elle pratique l'écriture, les arts visuels (peinture, gravure, photographie) et fait des recherches en histoire.



Coll. Pierre Perrault

Bernard Gosselin et Pierre Perrault.

# Personnages des films de Pierre



Coll. Pierre Ferrault

Alexis Tremblay



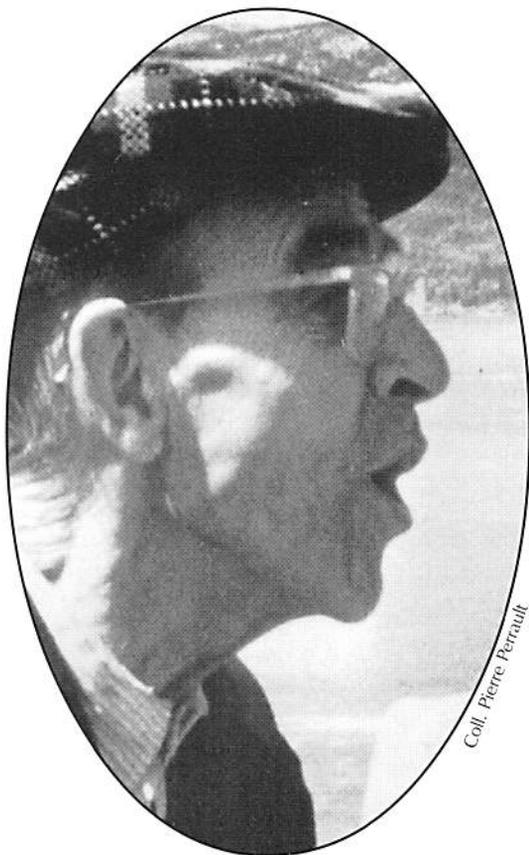
Coll. Pierre Ferrault

Marie Tremblay

INDUSTRIES  
**OCEAN** INC.

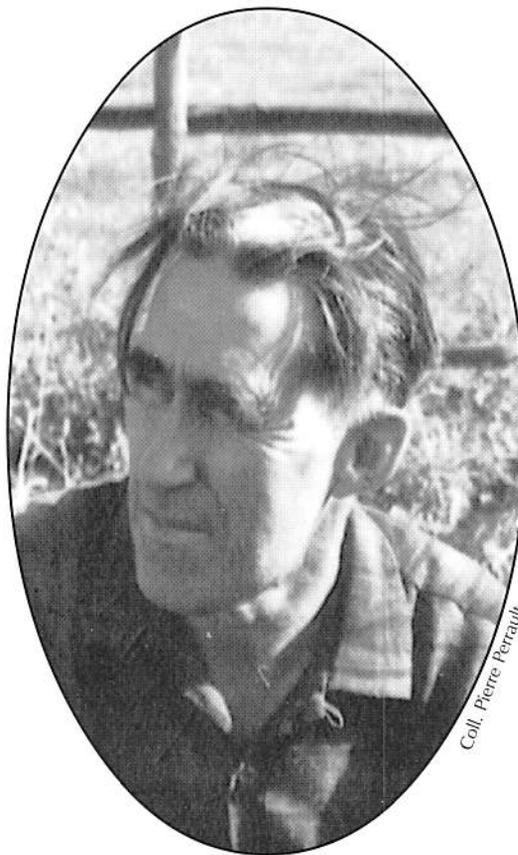
1, rue du Port  
Île-aux-Coudres, Charlevoix  
(Québec) Canada  
G0A 3J0  
Tél.: (418) 438-2745  
Fax: (418) 438-2943  
Internet: [indocean@charlevoix.net](mailto:indocean@charlevoix.net)

# Perrault à l'île aux Coudres



Coll. Pierre Perrault

Grand Louis Harvey



Coll. Pierre Perrault

Léopold Tremblay

## La Roche Pleureuse Hôtel Motel

Construite en 1930, La Roche Pleureuse, avec ses 90 chambres de grand confort et sa salle à manger de qualité, fait partie intégrante du patrimoine de l'Isle aux Coudres.

Vous y trouverez...

une atmosphère chaleureuse et personnalisée,  
le sentier des amoureux et les jardins,  
les saveurs exquises de la table,  
pâté croche, soupe aux gourganes, éperlans & tarte au sucre,  
dances sociales et spectacles folkloriques.

**Un vrai coin de paradis !**

272, rue Principale, La Baleine, Isle aux Coudres (Québec) Canada, G0A 2A0



### **TRADITION & ACCUEIL**

*Relais Santé sur le site*

 L'HOSTELLERIE  
DU SAINT-LAURENT

*La où l'accueil fait toute la différence!*

*Nombreux forfaits disponibles*

(418) 438-2734

**1-800-463-6855**

# La quête du passage

par Claude Frappier

## - La poésie de Pierre Perrault

Pierre Perrault est surtout connu comme cinéaste documentariste, comme un artisan du cinéma qui a choisi de montrer le réel plutôt que de construire la fiction. Or ce qu'il donne à voir et à entendre est d'une telle éloquence qu'on sent bien, même confusément, que si c'est bien le réel qui se propose ainsi au spectateur, ce réel est investi d'autre chose que je me risque à appeler une vision poétique du monde, laquelle est issue de la conscience aiguë que bêtes et gens, et tous lieux du territoire qu'il ne cesse de parcourir, ont une âme. Réunis sous sa plume, c'est l'âme d'un peuple qu'ils cherchent à traduire devant nous, observateurs saisis, soulevés par cette immense soif d'être qui nous habite, même à notre insu parfois et à notre corps défendant, parmi les usages d'une modernité qui fait couler du peps dans nos veines (dixit Grand-Louis de l'Île-aux-Coudres) et qui, nous dépossédant, nous prive d'accéder à nous-mêmes.

Perrault, j'ose le dire bien que j'aie cru remarquer que ce titre le gêne, est essentiellement un poète et j'ajouterai, un poète essentiel. En fait toute son oeuvre, aussi bien écrite que

cinématographique, est imprégnée de poésie. Non pas d'une poésie poétisante, sans autre objet qu'elle-même, mais une poésie qui ratisse large pour éveiller la conscience collective d'un peuple et d'un pays à naître. Ce qui fait de lui selon moi le frère d'armes en poésie des Gaston Miron, Gérald Godin, Michel Garneau, Jacques Brault, Pierre Morency (il y en a d'autres) et des poètes chansonniers comme Claude Gauthier, Gilles Vigneault et Félix Leclerc. Tous créateurs grandes langues et grandes conduites, accoucheurs du désir de vivre sur un territoire comme dans une géographie intérieure marqués au sceau de la liberté et de l'indépendance.

### Un itinéraire complexe

Mais comment rendre compte de l'itinéraire d'un homme qui depuis si longtemps et de si multiples façons fait l'histoire à travers son oeuvre, raconte l'histoire à travers les gens de ce pays et en remonte le cours pour retrouver au bout de son âge et aux confins mêmes du territoire les racines du présent et les germes du futur ? La poésie de Perrault est si touffue et en même temps si omniprésente qu'elle m'apparaît au

moment d'en rendre compte aussi vaste et insaisissable que ce territoire du Québec que depuis quarante ans il nous invite à parcourir avec lui, quitte à voyager sans carte, quitte à multiplier les détours comme ce Jacques Cartier avec qui il s'identifie si fortement, quitte à reconnaître aussi parfois qu'il n'y a pas de passage et qu'il est plus intéressant d'en témoigner que de se réfugier dans les mythes et les légendes pour fictionner comme il dit un ailleurs qui n'existe pas.

Le lecteur doit comprendre que s'il est possible de retracer dans l'oeuvre écrite de Perrault les ouvrages de poésie et d'en rendre compte, il ne faut pas pour autant perdre de vue que cette poésie est si fortement ancrée dans le réel qu'elle traverse toute l'oeuvre, s'affirmant aussi bien dans chacun de ses films (qui bien qu'ils soient des documentaires n'en sont pas moins pleins de poésie et c'est peut-être justement pour cela qu'ils ont eu et qu'ils ont encore, pour peu qu'ils soient montrés, un tel impact sur le spectateur) que dans son théâtre (*Au coeur de la rose* est en fait un long poème) comme dans ses essais, dans ses entretiens et ses récits de tournage.

### Les images porteuses

Je ne suis pas un spécialiste et je m'efforce simplement de comprendre de mon mieux un auteur dont la notoriété de cinéaste a longtemps caché à mes yeux l'écrivain, l'homme des écritures effervescentes, emportées, revendicatrices et désespérées (désespérantes aussi parfois). Mais je pense avoir compris pourquoi la poésie est si présente dans toute son oeuvre multiforme.

C'est que ce sont les mêmes images porteuses qui sous-tendent chacun de ses actes créateurs, qu'il ait en main une plume, un micro ou une caméra, quelle que soit la forme qu'il donne à sa création à tel ou tel moment. Le fleuve d'abord, certes, toujours le fleuve qui se prend pour la mer et cette mer qui se fait fleuve. S'y greffent les rivages et les îles, avec ces hommes et ces femmes qui y vivent et qui de toutes les manières, de l'île aux Coudres aux Toutes Isles de la côte Nord,



Constructeurs de goélette à Petite-Rivière-Saint-François (le Jean Richard) en 1959. À gauche Philippe Lavoie, charpentier de P.R.S.F., à droite Paul-Émile Carré, capitaine de Port-au-Persil.

Coll. Pierre Perrault

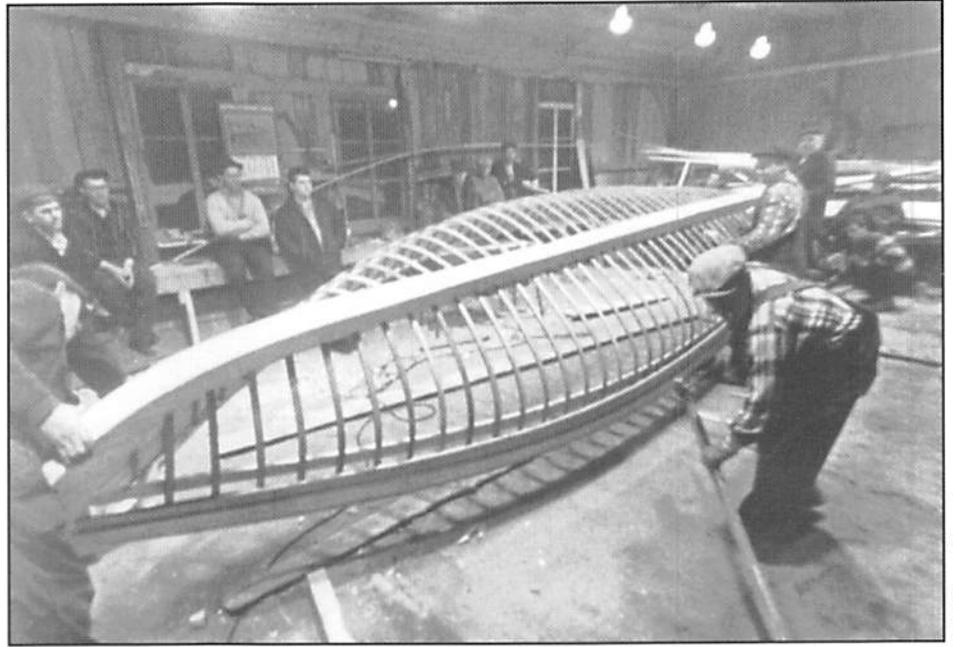
se sont colletailés avec cette nature exigeante et revêche. Admiration pour ces constructeurs de goélettes, ces navigateurs par tous les temps, à voile ou à moteur, ces pêcheurs et chasseurs, moissonneurs de la mer. Émerveillement pour la belle sauvagerie des animaux de ces contrées hier encore si méconnues: la belle outarde et l'oie blanche, voyageuses des airs; le dauphin blanc que d'autres appellent béluga (mot qu'il rejette et il a ses raisons) et qu'à l'île aux Coudres on nomme marsouin.

Il y a aussi ces hommes qu'on dit sauvages, les Amérindiens qui depuis bien plus longtemps que nous ont appris à survivre dans cette nature grandiose mais hostile, faite de lacs et de rivières, de forêts et de toundra (qu'il préfère appeler pays de la terre sans arbre: «mouchouâ» en montagnais), de castor et de caribou, nature qu'ils ont parcourue dans tous les sens avec la fine écorce du bouleau blanc dont ils faisaient leurs canots et la babiche de leurs raquettes avec lesquelles ils ont su affronter la neige et le froid.

Il trouvera aussi sur son chemin les défricheurs de l'Abitibi à qui on avait promis un royaume, les chasseurs d'orignal en quête d'une bête lumineuse. Et depuis les tout débuts semble-t-il, depuis *Toutes Isles* en tous cas, ce Malouin intrépide venu explorer le golfe et le fleuve, ce Jacques Cartier dont les récits, rédigés dans une langue simple et belle, ont impressionné Perrault au plus haut point. Enfin, remontant plus loin, tel un explorateur vers le plus que nord et vers les temps d'avant le temps, il rencontrera le boeuf musqué et sa terre aride, austère, qui lui enseignera la survivance, en même temps que les lichens et la pierre elle-même, tandis que l'Inuit, curieusement, restera en marge de cette aventure qui le conduira jusqu'à la préhistoire, jusqu'à ces chasseurs du silex qui ont reproduit sur les murs des cavernes les images de leurs chasses, que lui Perrault capture dans la chambre noire de sa caméra.

### Un écheveau de désirs et de rêves

Ces images porteuses, cette constellation d'images, Perrault s'en nourrit jusqu'à l'obsession et elles imprègnent toute son oeuvre. Elles courent et s'enchaînent les unes aux autres, tissant un étroit écheveau de désirs et de rêves et à la fin il en ressort



Construction d'une barque à l'île aux Coudres.

Coll. Pierre Perrault

que l'homme a investi son présent d'espoirs et de désirs, qu'il aurait aimé assister et participer à la naissance de ce qui devait être un pays, mais que les empires et les princes ne sont pas prêts de desserrer leur étreinte sur ce petit troupeau d'exilés qui survivent tant bien que mal en cette terre d'Amérique.

Chez Perrault certes le présent est douloureux. Il cherche et il espère, mais le passage se refuse et il doit se résoudre, «en désespoir de cause», à se lancer à l'assaut des moulins à vent de la modernité aliénante: la fiction hollywoodienne, la consommation, le confort et l'indifférence et surtout cette incroyable amnésie collective qui nous fait tourner le dos à l'héritage des anciens, au vernaculaire, au populaire, au vulgaire, au vivant de nos racines en somme. Et c'est pourquoi il s'est attaché à nous les montrer, ces gens sans littérature mais riches d'une parole vivante et poétique, qui savaient nommer les choses et décrire la vie. Et c'est pourquoi il a arpenté le territoire, de *Toutes Isles* au bout du rang abitibien et du golfe Saint-Laurent à l'Arctique pour nous en montrer la grandeur, nous sortir de notre aveuglement et nous faire réaliser que nous habitons un territoire riche de sa nature et de son passé, riche de ses habitants et de ses bêtes sauvages, riche de sa langue et des récits des anciens. Riche en somme de toute la poésie qu'il faut pour sentir au-dedans de soi qu'un pays nous appartient et qu'il est beau et qu'il mérite qu'on se batte pour le faire advenir.

### Les premiers écrits poétiques

Au début, la poésie de Perrault, dans *Portulan* (1961) et *Ballades du temps précieux* (1963), est une poésie à la première personne presque exclusivement, pas tout à fait déglagée d'une forme qu'il en viendra plus tard à rejeter parce que trop littéraire, trop éloignée de la réalité et du langage des gens d'ici. C'est vraiment avec *Toutes Isles* paru en 1963 que Perrault accède, il me semble, à l'univers poétique qui sera le sien. Il le fait dans le sillage des émissions de radio et des films qu'il a tournés sur le fleuve et ses gens. Et j'y trouve toute la beauté et toute la pureté des âmes qui se cherchent, des êtres qui se trouvent et qui entreprennent le plus beau des voyages au-delà des horizons étroits où trop souvent l'homme se laisse enfermer.

Dès le début je note la présence inspiratrice de «Blanchon mon ami le dauphin blanc... qui nageait dans cette mer étroite amarrée aux villages [et qui] m'offrit de chevaucher avec lui les astrolabes, de dérider avec moi les portulans... Alors, alors, alors... je n'ai pas hésité: «Allons-y Blanchon, mon ami! Sans mors, sans étriers! sans selle! sur une monture hasardeuse. Peu m'importent les retours! Partons sans boussole... Sur le dos blanc d'un blanc dauphin blanc.» Quelque naïveté sans doute dans cet élan, dans cette urgence de répondre à l'appel de la mer. Mais tout Perrault est déjà là et ces trois «Alors» de qui s'apprête à faire le saut dans un univers dont il sait qu'il ne reviendra

jamais tout à fait, quand on connaît la suite, me paraissent très beaux, très émouvants.

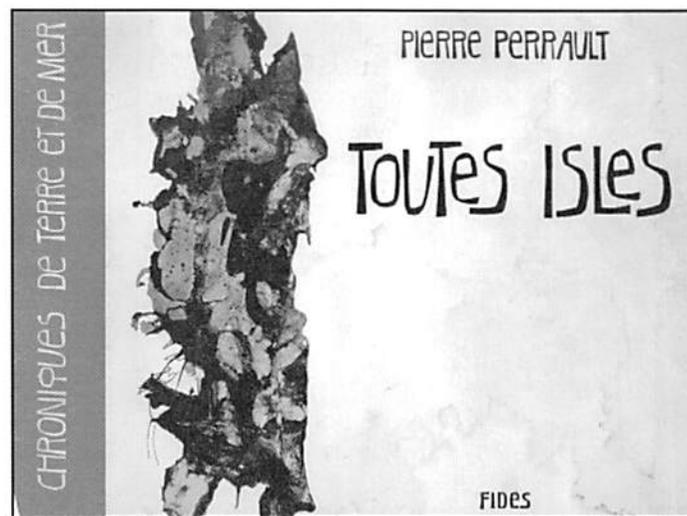
La mer donc, et le blanc dauphin, symbole de la vie libre et vagabonde, de la curiosité sans bornes avec ses errances marines et ses merveilles, une grande aventure, sans doute déjà commencée, mais qui prend véritablement son envol ici: «La mer, notre objet le plus pur, comme une conquête inachevée...» Tout l'élan d'une jeunesse qui veut jeunesser, aventureuse: «quelle danse encore nous reste à danser, quel chant à chanter, quel récit à réciter pour l'honneur du voyage...» «Toutes Isles» comme une promesse d'abondance (et pourtant nous sommes bien aux confins du golfe Saint-Laurent, pays de grand froid et de «pierres et rochers éfrables et mal rabottez» (Récits de Jacques Cartier)) parce que des hommes y vivent en des villages clairsemés et récitent au jour le jour le poème de leurs gestes de chasseurs et de pêcheurs; «Toutes Isles» qui est bien le nom que Cartier donna à ces îles regroupées le long de la basse côte Nord. Cartier qui est déjà là comme référence, comme modèle, comme inspiration: «Cartier prononça les plus belles paroles qu'on puisse dire à toute terre qu'elle soit nouvelle encore ou ancienne déjà: «et pour ce que voulions abvoir plus emple congnoissance desdits paroiges, mîsmes les voiles bas et en travers.»»

### Perrault et Cartier

Il y aurait tant de choses à dire sur Perrault et Cartier. Le poète admire d'abord le marin pour sa simplicité, pour son habileté de marin qui sans vantardise et sans enflure raconte comment il a traversé l'Atlantique pour se lancer dans l'exploration de territoires nouveaux. Il l'aime aussi pour le ton à la fois naïf et très factuel de ses récits (Cartier ne se prend pas pour un écrivain, il dit les choses telles qu'il les a vues sans se soucier d'embellir), pour son langage imagé, pour son vocabulaire ancien et coloré que le poète se plaira à citer tout au long de son oeuvre. Langage dont il trouvera des échos dans le parler des gens qu'il filmera aux quatre coins du Québec et en Acadie.

Mais la référence à Cartier va plus loin, jusqu'à l'identification. Pour Perrault, Cartier est en effet celui qui ose partir et affronter l'inconnu, qui se lance dans les «découvertes» comme lui-même le fait dans cette Québécoisie qu'il s'entêtera à parcourir en tous sens pour nous la faire connaître. «La caméra comme un navire. La navigation comme une rencontre. La rencontre qui met en cause. Suis-je au service du roi et de l'audience ou bien au service de l'inconnu sans préjugé? Je navigue dans l'inconnu.»

Il s'identifie également à la simplicité de Cartier, à son souci de décrire fidèlement ce qu'il voit, à s'émerveiller sans fabuler, sans tomber dans le mythe comme Colomb avec qui il le compare souvent. Car si Perrault ne récuse pas la poésie du réel, il rejette toute velléité de fictionner,



de fuir dans l'imaginaire comme pour mieux ne pas voir la richesse du monde auquel chacun appartient. Et Cartier qui avoue ne pas avoir trouvé de passage, qui reconnaît que la terre qu'il a découverte est «la terre que Dieu donna à Caïn» et qui raconte à quel point les hivers y sont d'un froid extrême, lui en somme qui ne s'abaisse pas au mensonge pour plaire au roi qui a commandité ses voyages, c'est encore Perrault, honnête et entêté jusqu'au sublime parfois, qui refuse de jouer le rôle d'un courtisan, qui reste en butte contre le pouvoir et qui dénonce sans faiblir les coups de jarnac que ne cesse de nous porter l'empire asservissant.

### En désespoir de cause

Voilà qui nous conduit au prochain recueil, *En désespoir de cause*, paru en

1971 dans le sillage des événements d'octobre qui ont tant marqué la société québécoise. Là nous retrouvons le poète engagé, «l'alouette en colère» (Félix Leclerc), l'homme épris de liberté qui n'accepte pas que l'empire comme il dit s'impose par la force de toutes ses mesures de guerre à un peuple qui commence à peine à prendre conscience de son identité collective et de sa force: «dès lors je suis en beau maudit! en joyeux calvaire! en désespoir de cause! à bout de patience! et j'en ai mon ultime convoi!» Et «dans ces paysages agonisants d'une histoire inacceptable», il cherche un passage, comme Cartier, une issue à l'impasse politique. Mais comme nous le savons, l'impasse aujourd'hui encore n'est pas dénouée et le poète en est pour l'heure réduit à cet aveu: «je me constitue prisonnier de terre

natale / je me confesse d'un pays incertain / je devance les questions / je réponds du viscéral et du maternel...» Et nous verrons plus loin avec *Irréconciliabules* qu'il ne perdra pas de vue la «terre promise de toutes parts au poème de toutes les lèvres imaginables...», cette «terre sauvage / ... / terre survivante / et fluviale / et volatile» puisqu'il la retrouvera dans le très beau texte de «Terre! Terre!» de 1995.

### Chouennes et autres «irréconciliabules»

Ces trois recueils (*Portulan, Ballades du temps précieux* et *En désespoir de cause*), Perrault les réunit sous le titre *Chouennes* en 1975, comme pour marquer qu'entre-temps il a renoué avec le pays vernaculaire, grâce entre autres à sa femme Yolande Simard qui est de Baie-Saint-Paul et qui lui a fait découvrir Charlevoix, ses «gens de parole... qui parlent pour parler» comme dit Vigneault, chouenneux «qui ont inventé un langage sans pareil... une parole qui n'attend rien des hommes de loi pour prendre place au soleil.» (Il ne faut pas oublier que Perrault a fait des études de droit et qu'il a même pratiqué cette discipline avant de «défroquer» en écriture et en cinématographie.)

Les «chouennes» qui sont si présentes dans les films de Perrault et plus particulièrement dans sa trilogie de l'île aux Coudres (*Pour la suite du monde, Le règne du jour* et *Les voitures d'eau*),

c'est dans *Irréconciliables*, recueil paru en 1995, que je les retrouve, chargées d'une telle force et d'un si grand désir d'âme individuelle et collective: «je convoque les mots qui n'ont jamais trouvé place dans le poème... / ... / pour dire les irréconciliables qui se cherchent une âme approximative dans la tête baissée du courage à main nue... / pour me recommencer au premier arbre parmi les arrachis du royaume à deux tranchants... / car tout est possible même la liberté ! / ... / il s'agit de remonter le langage à sa source... / de donner libre cours à l'inspiration du moment d'où qu'elle vienne... pour autoriser les mots des rivages, des labours, des «côtoyages», des ruelles, à charpenter le poème sur le point d'exploser comme une belle débâcle d'oies blanches».

Tout le recueil est un chant d'amour et de colère, un appel, une attente active qui tantôt s'exaspère, piétine dans l'impatience et tantôt s'envole dans la célébration de l'espoir. D'abord, comme je l'ai dit plus haut, il y a ce chant à la terre, le plus beau qui soit: «terre flagellée de millénaires / terre de racines de souffrance désarmée... / ... / terre presque encore d'empremier... / ... / terre de courte-pointe et de grande lassitude... / terre pourtant d'aubépines litigieuses et de salicaires humiliées... / tu es la plus belle entre toutes les femmes... / ... / terre d'aïeux... terre outardière... terre de poésie... je te recommence à la moindre brindille en pure perte, terre amoureuse de tous les désirs...»

C'est une terre pourtant que nous avons pris aux Amérindiens et j'en reparlerai plus loin, car c'est par eux et par l'énigmatique «oumigmag» que je tenterai de réunir les fils épars de mon

parcours. Pour l'instant j'accompagne le poète sur cette terre de tous les désirs, «chacun [y] poursuivant sa route en l'honneur des chemins vers le «plus outre», un au-delà, un passage appréhendé, une découverte, un ailleurs...».

Mais «notre pays est difficile à mettre au monde» (Michel Garneau) et ce passage est donc difficile à trouver et à faire. Perrault se sent pousser des cornes de boeuf musqué: «je voudrais lui parler à ce petit québec... / lui parler dans le blanc des yeux de cette belle promesse de royaume... / cela n'existe pas des fleurs qui refusent de fleurir...» et «j'ai pour mon dire que la vie ne veut plus rien dire quand on en arrive à se perdre de vue... / et il ne nous reste qu'à s'en sortir au plus sacrant...». Mais «rien n'arrivera... si nous ne faisons pas, chacun pour soi, dans sa tête, une indépendance au plus maudit... / une pure et simple indépendance de l'esprit... dans chaque jour suffit sa peine».

### «S'empanacher de joualeresque»

Or c'est là que le recours au langage le sauve, nous sauve, car si le peuple québécois est comme rejeté hors de la littérature et des formes «nobles» de la culture, il existe avec force dans la belle parole populaire et cela, Perrault le crie à tue-tête: «pauvre petit peuple du bout du rang [qui] hésite à s'empanacher de joualeresque pour brandir une langue de surprises et de merveilles, à nommer un fleuve de bouscueils et de ramas et de saignée et de frasil et de redoublé et de drivant et d'arrêté et de canot d'hiver en pleine rage de baissant, courant sur les glaces, la main sur le carreau, lambine à l'épaule, de la «bourroche» aux «écorchats»... du «quouessant» au cap aux corbeaux...»

Et il n'en finit plus de nous écrire une histoire à travers le langage oublié, déclassé des gens que la modernité récuse, elle qui est vouée «à l'occupation du territoire de l'âme, ce haut-lieu des représentations, des intrusions, des effractions là où les images nous déréalisent». À «tous ceux qui ont peur des mots qui brûlent les lèvres», il dit «qu'il faudra bien finir par se reprendre en main sans blesser personne... / par apprivoiser le farouche et le sauvage des mots en bois rond pour tenir parole... / par les prendre en otage les mots des rivages, par les torturer comme fer des

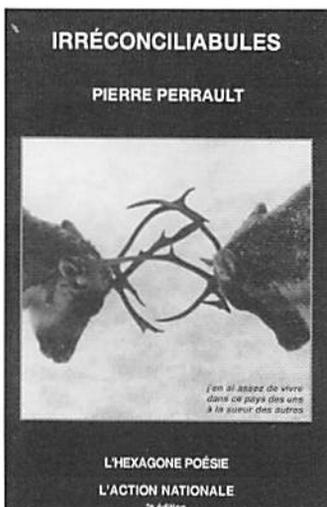
lances, pour qu'ils consentent à la vulgarité qui fonde les langages...» Parler avec «des mots nés dans la colère des arrachis, la misère des chicots, la détresse des fardoques, des mots nés de père en fils dans le rouet infatigable des maternités inavouables, des mots de villages trop sages, de rivages, d'échouages, de ruelles rebelles... / ... / les mots crus... les mots à mains nues... les mots à pied d'oeuvre... à bras ouverts... les mots qui talonnent la misère... / et c'est ainsi qu'une langue dévaluée renaîtra de ses cendres...»

Et ce n'est pas sans humour qu'à l'instar de Gérald Godin (rappelons-nous «les crottés les ti-cul les tarlas les ti-casse les cassos...» de Godin), Perrault relance les Québécois avec leur propre fougue langagière, pour leur botter le derrière, pour les piquer au vif, les provoquer, les empêcher de s'assoupir, «des flancs-mous, les rabots de cran, les égoïnes de ruisseau, les jos connaissant... / ceux qui ont la fale basse... / les batêches de babiche, les caboches de cabochon, les gars de rien qui parlent au diable... / les trousse-pioche, les traîne-poche, les mains sales, les clencheux, les quêteux... / ceux qui carpichent dans les enfarges, qui fardoquent dans les friches, qui s'engattent dans les «bouettes», ceux qui ont du chien, les chef-d'oeuvreux de village, les coqs de clocher...» quand ce ne sont pas «les malappris, les malamains, les ch'nilles à poil, les chaussons, les tocsons, tous les grands enfants qui fréquentent assidûment les atours des tourelles et les contours des donzelles...».

Et comment conclure ce dérisoire sermon sur la montagne, sinon par «rien ne pourra vous arrêter quand l'histoire frappera à la porte de l'âme avec ses rêves de royaume... / car, que vous le vouliez ou non, vous avez une âme...».

### Témoigner devant l'histoire

«Que vous le vouliez ou non !» Ainsi Perrault porte témoignage devant l'histoire qui tantôt semble en marche et tantôt marque le pas. À travers toutes les émotions qu'il éprouve à rêver de naissances sans cesse retardées, il prend le temps de dire aux gens d'ici que leur passé, leur langue, leur patrimoine (je n'ai pas encore parlé des goëlettes qui l'ont tant inspiré: «se changer en la merveille exubérante d'une voiture d'eau sur le point de prendre la mer», ni de la terre qu'ils ont su défricher, ni de la chasse et de la pêche) est un trésor qu'ils ne doivent



pas abandonner: «le bon vieux temps c'est maintenant ou jamais...»

Le présent est difficile, l'avenir incertain («l'avenir, s'il en reste, mouette et jacasse sur le sable de la plus haute vague sans espoir de navire...»). Le poète sait qu'il s'insurge en vain contre l'empire et son emprise. Du moins, et c'est son choix, a-t-il su nous montrer que nous avions des racines, une histoire à ne pas oublier et que c'est sur ces fondations qu'une naissance est possible: sans elles, sans la mémoire qui claironne et bat le rappel, rien ne sert de vouloir changer les choses. C'est de l'intérieur qu'il faut s'affranchir «car c'est dans la tête d'abord et avant tout que nous sommes vaincus, désarmés, dépaysés... / ... / car c'est dans la tête et dans le coeur au ventre et dans le cri du coeur où racine le poème que l'homme de tous les jours se cherche un visage...». Qui d'autre que lui a aussi bien rendu à cet «homme de tous les jours» sa dignité et son rang d'être libre!

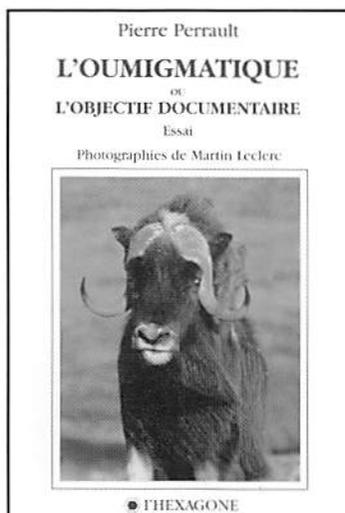
Avec Cartier, avec les «gens du pays» (Vigneault), Perrault nous a plongés au coeur de l'histoire, il nous a donné une mémoire collective sur le point de s'éteindre peut-être après s'être laissé envoûter par l'imaginaire conquérant des fictions venues d'ailleurs: contre l'impérialisme de l'image, la guerre est peut-être perdue, mais il est beau de résister, de ne pas suivre le troupeau docilement et d'affirmer la différence envers et contre tout. «Je suis vaincu d'avance. Dominé. Mais je résiste des quatre fers... Le documentaire m'est un maquis.» (*L'oumigmatique*). La poésie aussi, de toute évidence.

### Amérindiens et boeufs musqués

Amérindiens et boeufs musqués étaient là avant nous, ils appartiennent au monde d'avant l'histoire et les fréquenter nous permet de remonter aux premiers âges du monde, à la préhistoire et même au-delà, jusqu'au lichen de la survivance et de la pierre primitive.

Peut-on les réunir pour boucler notre parcours? Dire qu'ils incarnent la «saulvagerie» au sens le plus noble du terme, l'innocence d'avant la chute, d'avant le contact et les voies amères de l'aliénation, de la domestication?

C'est que Perrault éprouve une douleur particulière de voir en quel état nous ont mis les apôtres de la modernité. Il juge inacceptables et irrecevables les modèles



que nous proposent et nous imposent la fiction hollywoodienne et les chantages de la consommation avec leurs messages publicitaires envahissants qui nous dépouillent de notre âme et nous empêchent de voir qui nous sommes et à quelle lignée nous appartenons. Cette occultation le choque et plutôt que de simplement dénoncer cet envahissement (bien qu'il le fasse à l'occasion comme dans *Gélivures*: «les beaux enfants perdus d'avance... cherchent refuge où ils peuvent dans le beat le rock le flip le sharp le cool le too much le trip...»), plutôt que de monter seul aux barricades pour «réfuter les prétentions du discours impérial» (*L'oumigmatique*) et s'essouffler en vain, il a choisi de remonter le cours du temps et de voyager aux confins d'un espace d'une extrême hostilité. Pour nous tendre un miroir, nous montrer que derrière nous il y a un substrat, une «délignée» et que si nous avons le moins le sens de la continuité, fût-elle biologique plutôt que culturelle, nous saurons reconnaître qu'en lien avec les origines les plus lointaines, nous avons un héritage à assumer, non seulement dans le repli de la survivance aux accents parfois si beaux, mais également dans la lutte et les revendications claires, dans la parole qui tonne et claironne, dans les vies qui se charpentent et se nouent dans l'affirmation individuelle et collective d'un avenir à inventer, si tant est que tel espoir d'échapper aux séductions de l'empire est encore possible.

### Les premiers occupants

L'Amérindien (si mal nommé nous dit Perrault, car il n'est pas des Indes et que vaut ce nom d'«Amérique» pour évoquer la mémoire de cet Amerigo

Vespucci?), est présent dans ses films de la série *Au pays de Neufve-France* et dans *Un pays sans bon sens*, mais surtout dans *Le goût de la farine* et dans *Le pays de la terre sans arbre ou le Mouchouâniipi*. Dans ses écrits, il en a parlé en rapport avec la venue de Cartier et les difficultés nées des premiers contacts. Mais en poésie, c'est surtout dans «Peau-rouge-gorge» qui fait partie des *Irréconciliabules* qu'il aborde ce thème en profondeur.

Comment en parle-t-il? D'abord ils ont été ceux qui sans méfiance ont accepté le cadeau offert par Cartier, une hache de fer. «... une simple hache de fer, abolissant à tout jamais tout le passé de la hache de pierre...» Un outil qui les dépossédera et qui se prolongera jusqu'à «la monture tonitruante des skidou...». Car «le skidou a presque totalement aboli la marche et leur âme de babiche n'a plus sa raison d'être, pourtant elle subsiste. Les gens d'ici n'ont pas acquis, par la hache de fer ou le skidou, une véritable puissance sur le monde. Mais plutôt une dépendance.» (*L'oumigmatique*). Perrault idéalise-t-il la vie de l'Indien avant le contact avec les blancs? Je ne saurais le dire, mais en poésie, en «image porteuse» comme je le disais en introduction, le «sauvage» (celui qui appartient au monde de la nature, comme les bêtes et les plantes sauvages), est investi d'une grande noblesse. Il est celui qui parcourt le territoire sur terre (sur neige plutôt avec la babiche de ses raquettes) et sur l'eau avec son canot d'écorce, sans autre titre de possession que sa connaissance des sentiers et des rivières.

Manifestement ce mode de vie avait ses exigences, notamment celles du froid et de la faim, de la survivance en somme, mais il offrait l'immense avantage de poser l'humain en contact étroit, en symbiose même avec les éléments (comme le boeuf musqué et comme le lichen dont je parlerai plus loin): «Qui dira ces hommes à la hauteur des neiges et à l'air de tous les temps?»

De toute évidence Perrault trouve dans cette Amérindianité presque disparue un écho à son propre dilemme et à sa volonté de résister, de retrouver par la puissance de son langage l'innocence perdue: «je cherche une navigation qui recommence la découverte... Qui recommence l'Amérique... l'innocence... Recommencer l'Amérique. Mettre au

monde un pays plus ancien que l'homme... un pays d'avant la chute, d'avant la fable...»

L'Indien est donc avant tout celui qui a entretenu une relation des plus étroites avec la nature, chassant et pêchant, et à travers lui on peut remonter jusqu'à la préhistoire, car sur ce plan il est le frère de l'homme préhistorique, du chasseur de l'âge des cavernes, pour autant que cette expression ait un sens. Or ce contact étroit avec les éléments est d'autant plus authentique selon Perrault qu'il n'est pas déformé, avili ou occulté par la culture telle que nous les blancs la concevons ou par des formes trop structurées de mythes et de croyances religieuses: «ils croient... que quand ilz trépassent, ilz vont ès estoilles, puy viennent baissant en l'orizon, comme les dictes estoilles» (Jacques Cartier). On pourrait presque parler du paradis d'avant la chute (mais un paradis de chasseur!) si les visions de paradis n'avaient pas depuis longtemps pris plutôt l'apparence d'un hiver en Floride aux yeux des Québécois, alors que le pays qu'ils raquetaient et canotaient était rude et que la mort était partout présente.

### La perte de l'innocence

Dès le premier voyage de Cartier s'installent entre Européens et indigènes le mensonge et la méfiance. Et dès lors sont semés les germes de leur déchéance et de leur domestication. La culture étrangère du blanc a passé sur eux comme un rouleau compresseur et ils en ont subi tous les contrecoups jusqu'au bord de l'extinction: «et tout le mal est fait dans le déséquilibre des échanges... comme si tout était compromis à tout jamais depuis le premier jour» (*Irréconciliabules*). Et Perrault ici ne peut s'empêcher de faire un parallèle avec les Québécois eux-mêmes menacés par une culture dominante qui réduit sans cesse leur espace vital. Et ce qu'il demande à propos des Amérindiens, «que reste-t-il d'un peuple privé à tout jamais du discours flamboyant des tatouages projectiles à l'appui du royaume couturé de sentiers battus par la chasse mocassin?» se répercute comme en écho à propos des Québécois, «que reste-t-il d'un peuple armé jusqu'à la dérision de la belle cavalcade joualeresque du langage en joyeux tabarnaque, en beau maudit, en enfant de chienne, en sainsimonaque?». Et encore: «pour enfin convertir les sauvages à la sauvagerie / pour enfin remettre aux

québécois la québécoisie» (*Irréconciliabules*).

Or si les Amérindiens sont des victimes, ils sont bien les victimes de quelqu'un. Et ce quelqu'un c'est nous de sorte qu'à ses yeux, nous les Québécois, victimes de l'empire britannique, ayant été conquis par la force, rejetés hors de l'histoire puis séduits par les artifices de la culture dominante, sommes en même temps ceux qui ont conquis, «enfirouapé» et acculturé les Indiens et ce, depuis Cartier, qui leur a refilé des objets de peu de valeur, tout en leur faisant avaler ce pieux mensonge que la croix plantée à Gaspé n'était qu'un amer pour guider les navires dans la baie. Et qui offre une hache de fer en échange d'une vieille peau d'ours noir, traçant la voie à un commerce dont on sait bien qui au bout du compte en a tiré richesse et pouvoir.

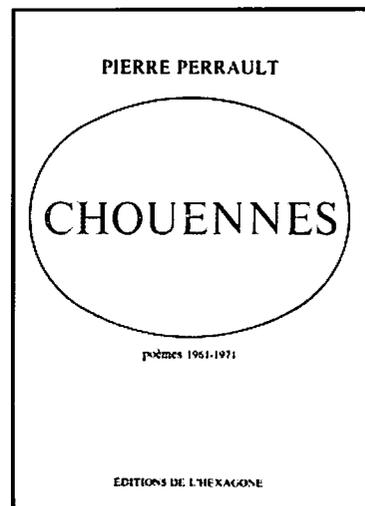
### L'oumigmag

On voit donc que si Perrault s'est attaché aux hommes et à leur parlure, à leurs traditions et aux ancêtres, c'est pour finalement renouer avec la plus sauvage, la plus primitive union avec les forces de la nature. Le fleuve, le dauphin blanc, le caribou, l'orignal et toutes bêtes de la forêt ont nourri son inspiration. Mais à mesure qu'il prenait la mesure de l'extrême rigueur de ces terres septentrionales où des hommes, les Indiens et les Inuits d'abord, les Français à leur suite, ont engagé le combat de la survivance; à mesure qu'il dressait un parallèle entre ce froid impitoyable, avec ses neiges et ses vents, et la domination que les peuples conquis doivent subir dans leur âme transie, il a plongé de plus en plus loin dans le passé et recherché aux confins de la préhistoire un totem, un symbole de la résistance et de la survie. Il en a trouvé plusieurs, notamment le lichen, mais aucun ne l'a aussi fortement marqué que le boeuf musqué, animal vivant dans l'Arctique dans un environnement des plus hostile, mais qui a su opposer à toutes les agressions, homme, loup ou vent furibond, l'obstinée muraille de ses laines et de ses cornes.

Le boeuf musqué apparaît dans son oeuvre avec *Gélivures*, recueil paru en 1977 et divisé en trois parties: «Neigeries», «Froidureté» et «Cornouailles». Timidement d'abord dans des poèmes sur le pays et ses froidures encore, avec ses paysages «saignés à blanc» par l'hiver: «des cornes de l'ovibos

et de la dent du narval torsadé», puis de plus en plus jusqu'à la troisième partie, «Cornouailles», dont le titre d'ailleurs a été choisi pour évoquer ces cornes qui bataillent «affrontant toutes malices de leurs cornouailles». «J'ai emprunté le mot Cornouailles à un pays de Basse-Bretagne, n'ayant pas trouvé mieux dans la langue des dictionnaires pour dire l'extrême véhémence qui s'emmuraille derrière le bouclier des fronts et l'entêtement des cornes...» (*Cinéaste de la parole*).

Passant ensuite au cinéma, Perrault tourne d'abord *L'oumigmag* (mot inuit pour désigner le boeuf musqué), puis *Cornouailles*, deux films sur le boeuf musqué qui lui ont demandé à lui et à son équipe plusieurs voyages dans l'Arctique (en Ungava et dans l'île d'Ellesmere) et des années de tournage. Avec un retour à l'écriture qui nous vaut en 1995 *L'oumigmatique ou l'objectif documentaire*, un très beau livre sur l'aventure du tournage de *L'oumigmag*. C'est un livre qui s'est donné comme but avoué de réfléchir sur la pratique du documentaire, le film racontant les difficultés d'approcher et de filmer un animal qui fuit les regards et se refuse à la proximité des caméras. Or, à mes yeux, le livre est tout autant une réflexion sur l'image et sur tout ce qui la sous-tend, ce qui lui donne une facture hautement poétique. Quant au film lui-même, il m'a paru, par la beauté des images et du commentaire, par l'investissement personnel du cinéaste dans l'action qu'il tente de saisir, éminemment poétique. Dans *Cinéaste de la parole* d'ailleurs, Perrault avoue son intention: «Mon projet, c'était de faire un film-poème...».



## Nous sommes tous des boeufs musqués

Mais revenons au boeuf musqué. Toujours dans *Cinéaste de la parole*, Perrault dit: «Mais j'ai un front de boeuf. Un front d'oumigmag. *L'oumigmag* est un film à la première personne.» On constate que l'image du boeuf musqué joue d'abord sur le mode de l'identification. Individuelle, certes, mais collective aussi: «...je propose comme en sourdine, entre les lignes, une réflexion sur la difficulté de vivre aux limites du possible. Autant pour l'animal aux prises avec le froid impérial. Autant pour un peuple minoritaire dans un ensemble conquérant.» (*Cinéaste de la parole*). Et dans *L'oumigmatique*, il précise: «En vérité le boeuf musqué m'obsède, depuis longtemps, comme une incomparable métaphore, comme un modèle, qui se propose à toute vie et plus singulièrement à celle d'un peuple oublié en terre d'Amérique par l'histoire et par les Princes. Un peuple abandonné à lui-même et à l'hiver.»

Cherchant «l'homme biologique mal dissimulé dans l'homme moderne», il descend dans la préhistoire, y trouve un animal qui a survécu aux glaciations qui ont emporté les mammoths, un animal fruste et lourd, herbivore impassible mais néanmoins soumis aux exigences du sang qui pousse les grands mâles, tantôt à s'isoler dans une austère solitude, tantôt à combattre cornes contre cornes pour la possession des femelles et l'accomplissement des rites du rut.

## Chasseur d'images aux confins de l'histoire et de la vie

Le poète-cinéaste s'identifie à l'animal, mais aussi au chasseur préhistorique qui non seulement doit ruser pour approcher l'animal dans un espace si largement ouvert et tenter de l'abattre, mais qui a aussi raconté ses chasses sur le mur des grottes, enfermant les images du récit dans l'ombre des cavernes comme le cinéaste le fait dans la chambre noire de sa caméra: «un sentiment vieux comme le monde, que nous avons ressenti et voulu partager, comme autrefois les chasseurs partageaient... par le récit...» (*L'oumigmatique*). Il prétend seulement raconter ce qu'il a vu, mais ses images émerveillent, il n'y peut rien, la réalité étant à la fois montrée et transcendée. Car l'art de la chasse est à ce moment-là (et ce moment est magique, à Lascaux et à Laugerie comme dans le film) tout à

fait inséparable de l'art de raconter et de montrer. On est peut-être loin des chouennes d'Alexis et de Grand-Louis, mais on n'échappe pas à la magie du langage et à toutes les facettes de son envoûtement.

À la différence que le boeuf musqué est résolument taciturne et que pour en témoigner, cette fois le poète doit se montrer au grand jour et s'investir comme il ne l'avait jamais fait auparavant. Et sa fascination l'entraîne plus loin encore, jusqu'au bord de l'anéantissement: «Les lieux se dérobent... Le monde se termine à deux pas... Il n'est plus qu'un passé sans avenir... un ailleurs indécis... témoigner d'un pays sans âge... L'âge de pierre nous côtoie... Le monde à ses débuts en quelque sorte... D'avant l'histoire... Parviendrons-nous à sortir de la brume pour retourner à l'histoire qui nous sert de raison d'être ?» (*L'oumigmatique*). L'histoire qui nous sert de raison d'être et sans laquelle on risque d'être englouti dans la plus totale absence, jusqu'à s'identifier à ces lichens qui «prisonniers du sarcophage des glaciers, parviennent à hiverner durant des siècles, attendant une délivrance, comme certains peuples dissimulés dans l'humiliation des empires...» (*L'oumigmatique*). «La vie qui colonise même le granit.»

Et au-delà ? La mort ? Rien ? Existe-t-il un passage ? Rien n'est moins sûr, mais n'y a-t-il pas là danger de disparaître, comme si on était à l'extrême bord du monde ou de la vie ? Que dire, que faire de plus ? Aller «jusqu'à plus oultre» pour reprendre le titre d'un texte récent qui raconte la mort accidentelle d'un ami ? Ou revenir, reprendre le fil du temps («...c'est l'hélicoptère qui nous ramène.») ? Serions-nous donc coincés entre ce retour impossible à l'âge de pierre et un avenir bouché ? «Faudra-t-il fuir dans l'espace une terre qui récuse ses morts et n'a plus d'ancêtres à force de se projeter dans les spéculations du futur ? C'est alors peut-être que l'homme retournera au silex.» (*L'oumigmatique*). Solution difficilement envisageable. Toutefois l'impasse n'est peut-être qu'apparente; et puis l'oeuvre n'est pas terminée. Un texte encore plus récent nous ramène au fleuve, aux origines en quelque sorte de ses explorations, de ses découvertes, quand il devint pour lui vital d'échapper aux enfermements de la ville. Qui sait ce que les prochains écrits nous apporteront ?

## Une réalité chargée de merveilles

Comment conclure ? Je ne voudrais pas que le lecteur reste avec l'impression que Perrault est un poète triste, amer, rongé par le sentiment de la honte et de la défaite. Au contraire, toute sa vie il a témoigné du merveilleux de la réalité, de la beauté du monde, dans ses manifestations les plus physiques et animalières comme dans ces belles emmanchures d'hommes et de femmes accrochés aux flancs de ce fleuve nourricier. Certes l'impatience, certes la colère, mais ne sont-elles pas nécessaires, essentielles même pour secouer l'apathie de gens obnubilés par les mirages de la fiction fictionnante et des fausses valeurs, et qui ne savent plus goûter la vie dans ses manifestations à la fois les plus brutes et les plus nuancées: celles auxquelles la nature la plus sauvage ne cesse de nous inviter à participer. À rebours de la civilisation, Perrault nous convie au festin du chasseur, aussi bien celui en quête de gibier que le chasseur d'images ou le poète à l'affût des liens profonds qui nous unissent au monde. Et il le fait autant par l'image qui montre le réel tout en révélant la dimension cachée des choses que par la parole ardente et musicienne qui, de Cartier à Alexis et d'Alexis à Perrault lui-même, raconte et émerveille.

Avec tout cela il y a certes un pays à faire, mais celui-ci est multiple et on ne peut l'enfermer dans des définitions étroites. Bien sûr le politique, qui voudrait le nier ? «Je veux dire oui à un pays qui serait mon pays. Je veux avoir le droit de me vouloir un pays... Je plaide coupable de n'attendre que ce moment-là, coupable d'en rêver.» (*De la parole aux actes*). Mais aussi le pays dans la tête, celui des images porteuses, de la poésie totale en somme: «...le poète pratique le rêve. Il donne à une existence des raisons de devenir réalité. Il prononce des avènements. Il incarne des significations. Il jardine l'avenir. Il met en oeuvre l'esprit pour fonder l'existence...» (*De la parole aux actes*). Enfin il y a le pays de la liberté, du territoire investi sans être possédé ou ravagé: «Être libre dans le bois» est la définition qu'en donne l'Amérindien Jean Raphaël dans *Un pays sans bon sens*. Perrault y ajoute ce commentaire que je pose là comme mot de la fin: il n'y a pas «meilleure ni plus émouvante définition du pays...».

---

Claude Frappier possède une formation universitaire en lettres. Écrivain, réviseur et traducteur, il habite dans Charlevoix depuis près de 25 ans.

# Hommage à Perrault

par Francine Tremblay

Au printemps 1997, Léopold s'en va dans le silence.

C'est probablement la journée des funérailles de mon oncle 'Pold ( Léopold Tremblay ) que ça m'a le plus frappée comme on dit à l'Île, que j'ai réalisé ce que Pierre Perrault a fait.

Il avait beaucoup de peine à trouver son souffle ce jour-là, tout comme le jour où il est venu pour " Memère Tremblay " ( ma grand-mère Marie ) en juin 1980. Il était en voyage lors du décès de mon grand-père Alexis en mai 1967. Il paraît qu'il a raconté qu'il croyait bien ne plus pouvoir revenir à l'Île. Il a dû aussi venir aux funérailles de ses amis Abel, Grand-Louis, Joachim Harvey, tous disparus.

C'est un Perrault terriblement ébranlé qu'on a vu arriver. À chaque décès, c'est dès les premières minutes qu'on a entendu : " Faut avertir Perrault ". Alors, la famille et les amis l'attendaient et son arrivée a été à chaque fois " encore un petit coup de plus " comme on dit à

l'Île, l'émotion qui s'amplifie. Toujours près de lui, Yolande sa femme, les joues rougies et ses yeux bleus devenus gris voilés. Il est venu aussi parfois avec ses enfants et selon leur disponibilité, accompagné de Michel Brault, Bernard Gosselin, Marcel Carrière, Alain Dostie, Yves Leduc, Serge Beauchemin, ses compagnons de tournage à l'Île-aux-Coudres.

En observant la scène de l'arrivée de Perrault, j'ai vu que ça faisait le même effet que lorsqu'on attend ceux de la parenté proche mais qui vivent plus loin et qui arrivent une fois que le mort est dans sa tombe, calme, bien arrangé, les yeux clos et ...silencieux!

Tous ont eu immédiatement envie de lui serrer la main, lui donner les sympathies. Lui qui a dit: " Nous leur avons laissé libre cours, nous leur avons donné la parole ".

Un Perrault ébranlé et triste pour ces fois-là. Très vulnérable sans la protection de son rôle de réalisateur, sans le bouclier des caméras et micros. Un Perrault incapable en ces circonstances de faire résonner son rire de satisfaction et plisser son oeil de connivence pour exprimer tout le contentement de ne pas s'être trompé après de longues heures de tournage et d'écoute du discours de ces gens "appelés à vivre en quelque sorte leur propre légende". Triste... mais aussi heureux cependant d'avoir su, parce qu'il les connaissait bien avant et qu'il leur avait porté toute son attention, que ce projet de filmer la réalité ne pouvait pas être décevant.

## Mémoire.

Son projet: "Pour mémoire" qu'il dit !

Avant ou après que Grand-Louis ne lui ait dit: " Pour la suite du monde " ?

Quand mon oncle 'Pold est parti dans le silence au printemps 1997, c'est à Perrault qu'on a donné la parole.

Je suis très heureuse d'avoir pris quelques notes pendant qu'il parlait. J'entendais mon oncle 'Pold qui disait si souvent: "C'est beau ce qu'il a dit là ma p'tite fille."

Perrault nous a d'abord parlé de Marie, ma grand-mère. Il nous a rappelé qu'elle lui avait confié qu'elle souhaitait que ses fils la portent en terre, que ce serait : " le plus beau portage ". Il a accepté de porter Léopold avec les fils de celui-ci.

Toujours pendant les funérailles, Perrault a dit:

" Alexis , il était pas né, il a vécu, il était pas là, y savait tout ."

" Une île disparaît, dure dans la chouenne des Tremblay, des Harvey..."

" Gardons la mémoire et la résurrection compte sur la mémoire ."

" Je l'ai vu, je ne l'ai pas reconnu, il avait la bouche fermée. L'homme existe dans la parole. Dans les films Léopold est vivant pour toujours ."

" L'Île-aux-Coudres ne sera plus jamais la même sauf à travers le cinéma."

Puis, il a cité cette phrase si importante, que je n'oublierai jamais:

« Le ciel ne mémorise pas les oiseaux .»

## En 1961

En 1961, Perrault soumettait un texte à Roger Rolland à propos de son projet de film à l'Île-aux-Coudres. Il lui avait écrit:

"Certains écrivent leur passé pour ne pas qu'il disparaisse parce qu'ils savent écrire. D'autres l'auront vécu parce qu'ils savent vivre, parce qu'ils sont poètes, et pour se perpétuer. Mais le présent ne dure pas. Il est bientôt le passé. Aussi bien avons-nous songé à mettre à leur service la mémoire cinématographique."

Il avait vu juste. Je viens de lire: «Ce sont les bibliothèques et autres médiathèques qui sont les gardiennes de la mémoire collective.» (Cécile Delannoy : Une mémoire pour apprendre, 1994.)

Et alors voilà, il s'est dit heureux pour le



Coll. Pierre Perrault

Pierre Perrault et Marie Tremblay.

compte de l'île, d'avoir construit cette mémoire. "Aucun village de la planète ne possède une telle mémoire."

Marie-Claude, la plus jeune de notre famille de 8 enfants n'était pas née lors du tournage de "Pour la suite du monde". Elle n'avait que 3 ans quand notre grand-père Alexis est décédé. Un jour que notre père, qui s'appelle aussi Alexis (Ti-Quéci), étant frappé d'un bon mal de rein, se lève d'une chaise et marche un peu courbé, la voilà qui l'agace en riant: " Mon Dieu que tu ressembles à ton père aujourd'hui! "

- " Mais Marie-Claude, tu ne l'as pas connu."

- " Mais oui, je l'ai vu et revu je ne sais pas combien de fois dans les films . Je sais comment il marchait, je connais sa voix, je sais ce qu'il disait, ce qu'il pensait, ce qu'il était, je le connais."

- " Pour mémoire " a dit Perrault.

Pour connaissance, je dirai.

L'écriture peut nous apprendre, nous transmettre beaucoup d'informations entre autres sur nos origines, mais voilà que oui, nous possédons quelque chose d'un peu unique. Nous pouvons à volonté refaire connaissance, se rappeler, revivre cette époque de nos grands-parents, oncles ou voisins dont beaucoup maintenant sont disparus.



Le règne du jour: un beau voyage en France.

Coll. Pierre Perrault

Comme il est agréable en famille, entre amis, avec nos enfants aussi maintenant de constater grâce aux films, le bonheur d'un mon oncle 'Pold si excité que son camion ne faisait qu'un tour soulevant la poussière : " Y a du marsouin dans la pêche ". ( Pour la suite du monde, 1962 )

Plus de 30 ans plus tard, nous sommes émus devant leurs émotions, chagrins devant leur tristesse, en colère devant leurs frustrations : " monuments inutiles". ( Le règne du jour, 1967 )

A les regarder aller, à les regarder vivre, j'ai fini par en tirer cette conclusion. Ils étaient finalement riches et heureux mes grands-parents et les autres autour. Ils avaient la foi, l'espérance et la charité. Pour d'autres, il y avait plus encore; Grand-Louis avait l'humour, la cadence et " un coq qui chaussait à l'année ": (Pour la suite du monde) Cela me fait sourire...

### Les p'tits gars...

Dans une conversation à l'île, on est toujours " le p'tit gars ou la p'tite fille " de quelqu'un .

Les familles comptaient de 5 à 15 enfants, parfois plus; aussi, il fallait bien que les gars, dès qu'ils avaient à peine atteint la maturité, partent naviguer, bûcher ou alors travailler la terre. Alors on entendait souvent " les p'tits gars vont revenir là, allons les p'tites filles, faut faire à manger, faire le ménage ", ou bien " les p'tits gars sont-ils rentrés? "

Ma grand-mère Marie, quand elle voyait arriver chez mon oncle 'Pold , dont la maison était en diagonale de chez nous, la voiture identifiée : Office national du film, elle disait : " Tiens, les p'tits gars sont revenus " .

Ils arrivaient de Montréal et ils allaient à nouveau vivre un bout de temps à l'île ; suivre les gens pas à pas, être aux aguets tout le temps, ne rien laisser passer.



Marie Tremblay dans les vergers de l'île.

Collection privée

Ils étaient dans la pêche, dans les champs, au milieu de la rue, dans les étroites cuisines des goélettes, sur le perron de l'église, dans les maisons, au milieu des enfants. Alors les deux brus, Alfréda , celle de Grand-Louis et ma mère Rita celle d'Alexis, ont dû parfois s'isoler dans une chambre avec les plus jeunes et bercer le petit dernier qui avait envie d'enterrer de ses cris et pleurs les grands-pères qui s'égosillaient devant les caméras, racontant, s'obstinant, chouennant. Perrault dit: " chouenner, c'est dire des merveilles " .

" Les p'tits gars " qu'elle disait Marie, ma grand-mère, parce qu'elle les avait adoptés.

### Les Radio - Canada...

Les Radio - Canada, c'était le nom qu'on donnait à Perrault, Brault, Gosselin, Carrière, Dostie, Leduc, Beauchemin quand ils débarquaient chez nous, caméras, fils, micros, tout leur attirail sur le dos.

Il me semble que je n'en connais pas un qui fasse vraiment en bas de 6 pieds. La cuisine chez nous n'est pas très grande. Il y avait nous autres les huit enfants, mes parents et les grands-parents Marie et Alexis; alors, entrez là-dedans trois ou quatre " Radio - Canada " avec leur *bataclan* , il n'y avait plus de place sauf autour de la chaise berçante près du châssis, où mon grand-père était consulté pour donner sa version, son opinion, son con-

sentement, où il allait très sérieusement livrer sa réflexion et se faire accroire qu'il avait le dernier mot.

“ Tais-toé donc Alexis, t'as pas raison, tu vas être obligé de changer d'idée ”, qu'elle lui disait parfois doucement Marie, de sa voix posée.

—Alexis: “ Bout de baptême ! ”.

Et nous là-dedans???

“ SILENCE ON TOURNE ”

Un indice sûr ; l'école était à côté de notre maison, car c'est notre grand-père qui avait cédé le terrain -important l'instruction - alors, le midi on arrivait vite en courant et pas de doute possible, on se butait près de la porte sur les grosses boîtes des Radio - Canada. Ils avaient pataugé tôt le matin dans la glaise à marée basse, dans le C de la pêche à marsouin et maintenant, Léopold ou un autre était venu faire rapport à Alexis. Il leur fallait bien rester là, coûte que coûte, saisir les images, enregistrer les merveilles. Impossible d'interrompre.

Perrault avait donné la parole aux gens de l'Île .

N'allons pas croire qu'il ne savait pas que ceux-ci pouvaient la prendre tout seuls!

C'était comme ça aussi chez Grand-Louis, chez Abel, chez Joachim, chez Léopold, chez Thomas... Plateaux de tournages improvisés... Les enfants étaient-ils mis de côté, tassés pour faire de la place???

Allons ! Perrault a dit que Brault était un homme de caméra, sinon l'homme à la caméra. Et il est aussi venu avec d'autres, Gosselin, Carrière, Dostie...

Ne sont-elles pas belles ces images des petits goûtant l'eau de Pâques de Grand-Louis? Courant au bord de l'étang pour faire naviguer les *pissedrette* ? Les yeux noirs de ma soeur Diane réclamant un cadeau, une montre, à Memère avant qu'elle ne parte pour la France? Le visage de la petite-fille d'Abel? Benoît qui tombe de sa chèvre? Ces enfants qui courent dans les pissenlits, qui écoutent, observent et qui maintenant ont 40 ans et qui disent à leurs enfants: “ Regarde c'est moi ça dans le film...c'est ton grand-père, c'est chez nous...”



Marie et Alexis.

Coll. Pierre Perrault

### Brault

Aux funérailles de mon oncle Léopold, un journaliste demandait à Michel Brault, co-réalisateur du film Pour la suite du monde : “ Qu'est-ce que ça vous a donné à vous autres, qu'est-ce que ça vous a laissé d'être venu filmer à l'Île? ”

Il a répondu: « Ça nous a fait découvrir mon pays. Ça nous a montré à nous, les encrassés à Montréal qu'il y avait ailleurs un fleuve, du vent, de la navigation. Après une nuit passée avec Léopold à parler des ancêtres ... du bonhomme Dedos... lors d'une visite à l'Île, la décision de faire un film était prise. »

### Monsieur Perrault...Pierre ?

J'ai demandé à d'autres à l'Île: Qu'avez-vous à dire des films de Perrault, qu'avez-vous à dire de Pierre Perrault et de ceux qui sont venus avec lui ?

La réponse commence presque toujours de la même façon:

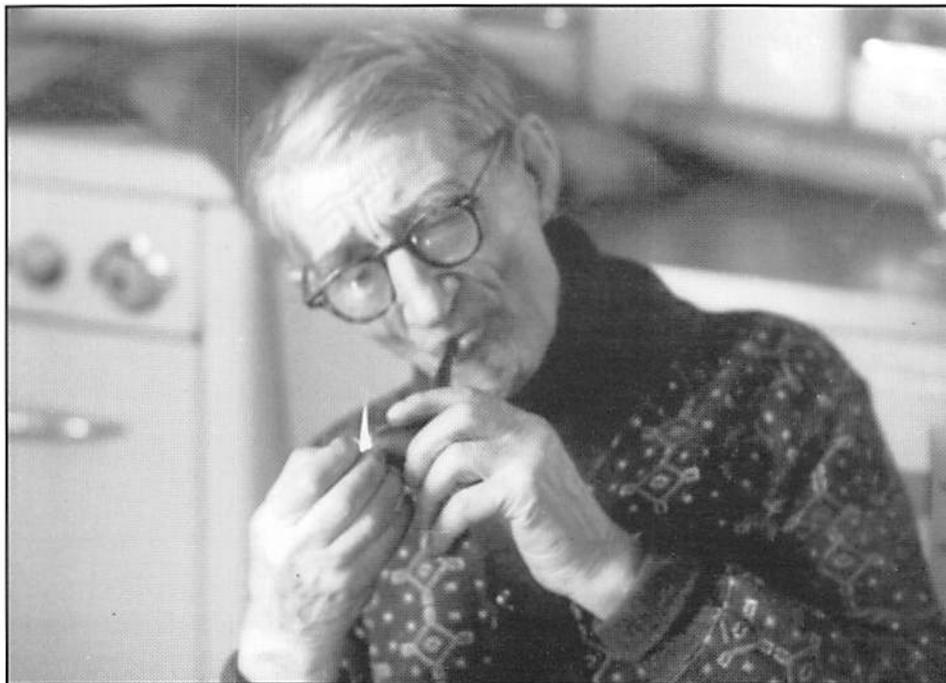
“ Ha a a... Perrault... ! -soupir- Ha a a... Pierre...! -sourire-, ma p'tite fille!!! ”.

La suite m'est racontée avec beaucoup d'émotion, les souvenirs, les anecdotes... Pour tous, il fut un contact particulier, une aventure de grande amitié...



Les «Radio Canada»: Pierre Perrault, Bernard Gosselin,...

Coll. Pierre Perrault



Alexis Tremblay.

Il est venu près d'eux et ils ont partagé avec lui.

C'est Gérald Desbiens, capitaine retraité, propriétaire-cuisinier de l'Auberge du Capitaine où logeaient les Radio - Canada lors des périodes de tournage à l'Île, qui m'a dit: " Pierre devrait avoir un monument au Bout-d'en-bas de l'Île. Il a mis l'Île sur la carte." Et en riant: " Ceux qui venaient avec lui, en s'en venant de Montréal, prenaient des gageures à savoir quelle sorte de prune, des blanches ou des bleues, il y aurait dans mon renversé (dessert du jour ). Parfois ils arrivaient par le dernier traversier à 11 heures du soir, ça faisait rien, on les attendait... on les attendait..."

### À Pierre.

" L'Île-aux-Coudres ne sera plus jamais la même sauf à travers le cinéma..."

" C'est dommage " me disais-tu un jour, "ces maisons sur la batture au mouton..."

Que veux-tu Pierre, est-il péché que d'avoir voulu s'installer le plus près possible des marécages où logent les outardes et les "couacs" (bihoreaux )? Le plus près possible de ces beaux endroits où viennent encore se baigner les marsouins, où roule le capelan?

Alexis demandait à Marie: "C'que tu penses de ça, Marie toi... d'la vie du jour?"

Il avait déjà fourni ben des réponses.

" L'peuple est à la folie - gaspillage - pis l' moderne, j'me demande ousque vous allez aller avec ça? "

Que veux-tu Pierre, serait-ce «Le Règne du jour»?

Pour Grand-Louis, en tout cas, pas de dépit, pas de pessimisme. Il le flattait son tracteur. Le tracteur qui a peut-être remplacé son cheval, Carlot-Marabout.

Il faudra que tu reviennes plus souvent Pierre, où se trouvera-t-il d'autres poètes???

Se trouvera-t-il d'autres poètes qui viendront te rassurer?

" L'Île-aux-Coudres ne sera plus jamais la même... "

Pierre, les petits-fils de Grand-Louis ont quitté l'Île, pris le chemin des écoles, de l'université, ont appris l'agronomie, l'électronique mais sont revenus. Ils ont marié des Leclerc, des Harvey et avec leurs enfants, arrière-petits-fils de Grand-Louis, entre leurs jambes sur les tracteurs, ils tournent et retournent encore la terre des champs à Grand-Louis à Joseph-de-l'Anse.

S'il n'est plus utile aujourd'hui de soutirer l'huile des marsouins, pourra-t-on parler d'un clin d'oeil à leur grand-père quand du canola qu'ils récoltent dans leurs champs, on extraira l'huile - une huile de la terre -

Écoute bien...

Ils ont un secret, presque une prière:

♪ " Je vas cueillir la rose blanche... " ♪

Francine Tremblay est enseignante. Elle habite toujours à l'Île où elle est née. Elle est la petite-fille de Marie et d'Alexis Tremblay.



Marie Tremblay en compagnie du premier ministre du Québec (en 1969) Monsieur Jean-Jacques Bertrand et son épouse.

## 1960-1970

Le vent des années soixante et la révolution tranquille déferlent sur l'île, comme partout au Québec. La télévision fait miroiter des ailleurs plus intéressants que notre campagne dans nos yeux d'adolescents. L'envie nous prend de renier nos traditions, nos origines insulaires et notre accent comme s'ils étaient une tare. Heureusement, un grand bonhomme s'amène et, avec son regard de poète, il nous fait découvrir la richesse qui nous entoure, la sagesse de ceux qui nous ont précédés. Grâce à Pierre Perreault, nous avons des images fixées à tout jamais dans nos mémoires, des mots d'hommes de parole qui résonnent encore au fond de nos âmes et qui nous rappellent à l'ordre quand nous oublions l'essentiel. Pour beaucoup d'entre nous, il a fallu plusieurs années et du recul pour comprendre la valeur de cet héritage laissé à notre île par le cinéaste. En effet, au moment où il tournait sa trilogie sur les gens de chez nous, certains le percevaient comme le «gars de la ville» venu filmer le monde à la campagne pour ridiculiser leurs habitudes et leur langage. Tous n'avaient pas vraiment compris quel impact aurait pour notre vie à tous ces longs métrages devenus des classiques du cinéma québécois. Trente-cinq ans plus tard, nous connaissons tous par cœur les répliques de Grand Louis, d'Alexis et d'Abel, nous prenons plaisir à revoir ces films avec nos enfants qui peuvent y voir un grand-père qu'ils n'ont pas connu ou leur père quand il était «petit gars» et qui découvrent la vie à l'île il y a trois décennies. Ces pellicules sont un trésor historique inestimable laissé à notre population par un visionnaire pour la suite du monde...

Par Danielle Bergeron  
1998

## Je me souviendrai

Par Caroline Desbiens

*Je me souviendrai d'eux, qui remontaient le fleuve  
Avec un voile de brume dans les yeux  
Qui traversaient la vie à coup de dures épreuves  
En hurlant à la lune un sauve-qui-peut*

*Je me souviendrai d'eux, qui menaient à bon port  
Un p'tit bateau de rêves et de trésors  
Qui guidaient leurs navires à la couleur de l'eau  
En évitant le pire à la senteur des vents  
Bien trop souvent*

*Ils auront réussi à bâtir un pays  
À inventer l'amour pour nous en faire un lit  
Ils auront crû aussi en langue et en patrie  
Pour oublier les jours qu'ils n'avaient pas choisis*

*Je me souviendrai d'elle qui rêvassait parfois  
En voyant l'hirondelle sur le toit  
Et priait un ami qu'il lui donne la foi  
Pour bien serrer sur elle ses ailes d'autrefois*

*Je me souviendrai d'elle, qui semait dans les champs  
L'espoir d'une vie nouvelle pour ses enfants  
Qui attendaient l'hiver parce qu'il ramenait souvent  
À la famille un père, et à elle un amant  
De temps en temps*

*Elles auront réussi à faire de notre île  
Un havre de bonheur où l'on y vit tranquille  
Elles ont apprivoisé le blanc-gris de l'hiver  
Les lilas de l'été, le bleu-vert de la mer*

*Je me souviendrai d'eux, les Leclerc, les Vigneault  
... les Perrault  
Ils ont trouvé les mots qui frissonnent le dos  
Du pinceau de Lemieux qui transporte partout  
Le rêve dans les yeux des enfants de chez-nous*

*Je me souviendrai bien de ceux qui parlaient fort  
Pour garder en nos mains le fruit de nos efforts  
Ils ont crû un instant à la force du vent  
Pour qu'il ramène à ceux qui ont le coeur battant  
Le bon courant*

*Ils auront réussi à immortaliser  
Nos plus belles images, nos plus grandes idées  
Ils ont identifié un peuple sur la terre  
Au nom de nos grands-pères,  
à l'âme de nos grands-mères*

*Je me souviendrai...*

# Les mémoires de Blanchon

par Danielle Bergeron

*J'aurais voulu sillonner les mers  
Au-delà du fleuve et son estuaire,  
Nager dans des eaux moins familières  
À la recherche d'aventures, d'inconnu, de mystères.*

*Mais j'étais un adolescent docile;  
Je gardai secrets mes rêves d'exil  
Et comme d'habitude à partir du mois d'avril,  
Je suivis mes parents aux abords de l'île.*

*Un matin, un peu en aval de Petite Rivière,  
En poursuivant un banc de capelans,  
Mon attention fut attirée soudainement  
Par une plantation à l'allure singulière.*

*Curieux, je quittai le sillage des miens  
Et pénétrai dans ce drôle de jardin.  
Je restai prisonnier d'un bruit infernal  
comme un poisson rouge dans son bocal.  
Je m'épuisai à trouver le moyen  
D'en ressortir, mais ce fut en vain.*

*Je m'endormis de guerre lasse  
Et m'éveillai à marée basse.  
Des hommes m'encerclaient en criant  
Comme si j'étais un revenant.*

*Un patriarche à la carrure fière  
Me serra la main tendrement:  
«Ça fait quarante ans que je t'attends!»  
J'étais une attraction pour les insulaires,  
Je n'étais plus un animal ordinaire.  
Je devins vedette d'un film de Perreault,  
De tous les marsouins, la Greta Garbo.*

*J'allais enfin visiter toutes les mers  
Et peut-être aussi devenir millionnaire.  
Alors, on m'enferma dans une cage de verre:  
Ce fut là mon ultime univers.*

*Même si j'étais très à l'aise  
Dans ma prison dorée new-yorkaise,  
Même si j'ai vécu plus longtemps, que mes frères  
Aux prises avec la pollution de l'eau et de l'air,  
Malgré les douceurs de mon exil,  
J'aurais donné tous ces plaisirs futiles  
Pour revoir mon fleuve et ses îles,  
Pour être encore parmi ceux de ma race  
Et, de mes ancêtres, suivre les traces.*

*Oh! je ne suis pas amer:  
Je ne vous en veux plus, chers insulaires.  
J'ai même pour vous quelques conseils d'un marsouin à un autre  
Que, j'espère, vous ferez vôtres:*

*«Ne vous éloignez pas trop de votre île,  
Vous pourriez être trompés par les appâts de l'exil.  
De vos ancêtres, soyez fiers:  
Ils ont bâti pour vous ce coin de terre.  
Conservez vos belles traditions:  
Elles ont fait votre réputation.  
Demeurez toujours en parfaite harmonie  
Avec la nature, avec la vie:  
Vous éviterez ainsi la désolation  
D'être un jour, comme les miens, en voie d'extinction.»*

New-York, 1980



Coll. Musée de l'île aux Coudres

Un marsouin s'est pris dans la pêche...

L'Office national du film du Canada vous offre :



# Au pays de Neufve-France

Un coffret historique en hommage au cinéaste Pierre Perrault,  
récipiendaire de la Médaille d'argent du Mouvement national des Québécoises et des Québécois, 1997.



De Blanc-Sablon à Charlevoix, une série de 13 films qui fait revivre le fleuve Saint-Laurent des années 50, ses loups-marins et ses dauphins blancs, ses récifs, ses marées et ses draveurs de « pitoune ».

Ce coffret, qui fascinera les jeunes passionnés de nature, se veut aussi un important outil de référence pour tous les établissements scolaires.

Ardent défenseur de la culture québécoise, le cinéaste et poète Pierre Perrault n'a cessé d'explorer nos mœurs et notre territoire dans des films comme *Pour la suite du monde*, *Le Règne du jour*, *La Bête lumineuse* ou *Cornouailles*.

**Procurez-vous ce coffret de 13 films réunis en quatre vidéocassettes en prenant contact avec :**

Office national du film du Canada  
3155, chemin de la Côte-de-Liesse, Saint-Laurent (Québec) H4N 2N4

Téléphone : 1 800 267-7710 (sans frais) ou (514) 283-9000

Télocopieur : (514) 283-7564

Prix consommateur : 69,95 \$

(N° d'identification : I93C 0297 137/E2002)



Extrait du poème de Pierre Perrault

# «Le visage humain d'un fleuve sans estuaire»

*mer... fleuve... golfe... estuaire...  
îles... toutes isles... archipels... rivières...  
l'immense inconnu de ce fleuve abandonné à lui-même  
pour prendre place dans nos destins approximatifs  
se réclame encore et toujours de nos mémoires imprécises*

*et je propose à ceux qui s'en préoccupent le moindrement  
d'interroger, avant qu'il ne soit trop tard,  
ce silence des anses, lourd de mots incomparables,  
ce qui est bien la seule façon sérieuse  
de construire un pays  
et laisser une trace de leur passage  
pour la suite du monde*

HOTEL • MOTEL



## Les Voitures d'Eau

Famille Perron

Quand la mer  
vous accueille

Musée Les Voitures d'Eau  
Centre d'observation et d'interprétation  
Casse-Croûte Le Mouillage  
Tour Guidé en voiture d'eau sur roues  
Boutique La Capitainerie

Hôtel • Motel Les Voitures d'Eau  
215, des Coudriers, Isle-aux-Coudres  
Tél.: (418) 438-2208 • Fax: (418) 438-2374  
Réservation: 1-800-463-2118



## Pépinière-verger Pedneault & Frères inc.

**Centre jardin paysagiste**  
1070, Boul. Mgr-de-Laval  
Baie St-Paul, C.P.1961 GOA 1B0  
Tél.: (418) 435-6830

**Pépinière-pomiculteur**

45, rue Royale-est  
Île-aux-Coudres  
Tél.: (418) 438-2365

Jardirêve

## La Grande Maison

Auberge

*Laissez-nous  
vous gâter*

*Laissez-nous  
vous guider*

*Laissez-nous  
vous envelopper*

*Une famille  
reçoit sa visite  
Diane, Robert,  
Fanny, Pierre  
et les autres...*



160, rue Saint-Jean-Baptiste, Baie-Saint-Paul (Québec)  
Téléphone: (418) 435-5575 • Sans frais: 1-800-361-5575

Lauréat régional 89  
Lauréat national 90-91

## Les Moulins de L'Isle-aux- Coudres

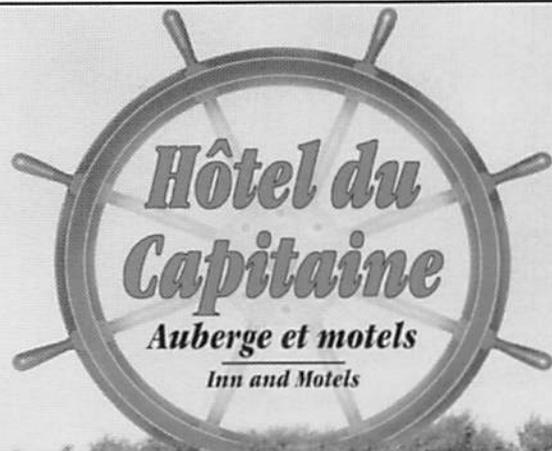


247, Chemin du Moulin, L'Île-aux-Coudres  
Tél.: (418) 438-2184

La municipalité  
de L'Île-aux-Coudres  
vous invite à découvrir  
un site historique unique  
réunissant en un même lieu  
un moulin à eau et un moulin  
à vent opérationnels.

Une richesse  
culturelle à découvrir.

Le meunier et les  
guides-animateurs  
seront heureux  
de vous accueillir.



781, Chemin des Coudriers, La Baleine, Isle-aux-Coudres (Québec) GOA 2A0  
Tél.: (418) 438-2242

# Pierre Perrault

## Cinéaste de la parole

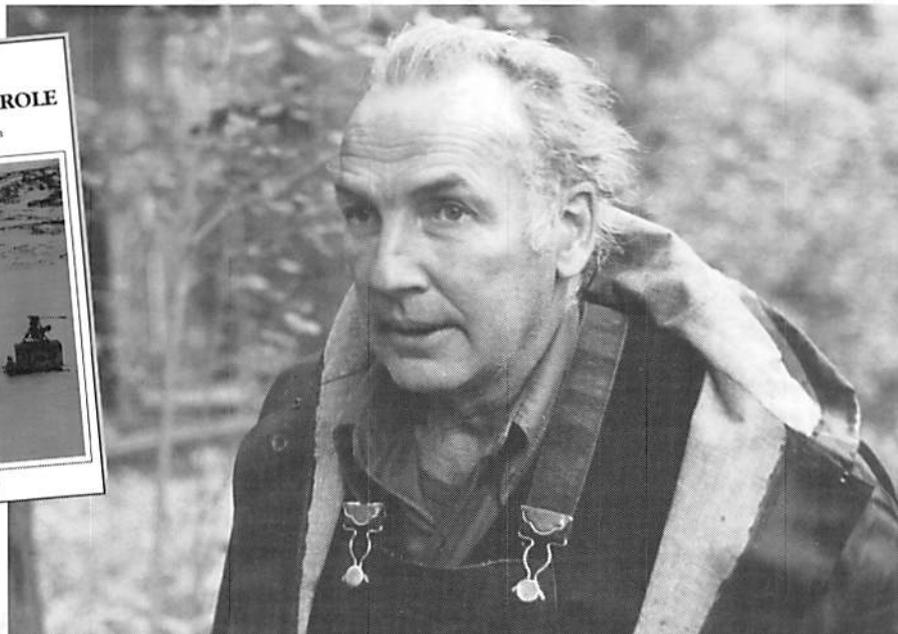


Photo: Martine Leclerc



**L'HEXAGONE**

*La passion de la littérature*

# Le Clair- Obscur

Restaurant-café-terrasse

631, Des Coudriers  
La Baleine, Île-aux-Coudres GOA 2A0  
Tél.: (418) 438-2646



PHARMACIENS

## G. BHÉRER ET J. DESGAGNÉS

193, rue Chabot  
Ville Vanier, Qc G1M 1K7  
(418) 681-4677

Saint-Bernard-sur-Mer  
Île-aux-Coudres  
(418) 438-2148



### Le Centre artisanal de l'Île-aux-Coudres

Plus de 150 artisans y exposent.

Artisanat typique, produits de l'île,  
souvenirs, exclusivités et beaucoup d'originalité à voir.

Galerie d'art  
605, chemin des Coudriers  
La Baleine, Île-aux-Coudres  
(418) 438-2231

*«Une aventure dans un monde d'art et de création»*



### Les Marscuineries de l'Île-aux-Coudres

*Festivités en hommage à la joie de vivre  
et à la persévérance de nos ancêtres!*

**C'est la bascule du temps  
Du 30 juillet au 2 août 1998**

Renseignements à la S.E.T.I.A.C.  
21, rue Royale Ouest L'Isle-aux-Coudres (418) 438-2930



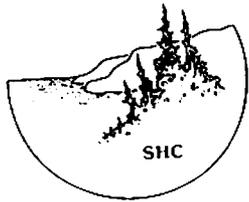
### Tourbière Pearl Inc. Pearl Peat Moss Inc.

17, route de la Traverse  
Île-aux-Coudres, (Québec)  
GOA 2A0

Tél: (418) 438-2940  
Fax: (418) 438-2565

Dominique et Richard Harvey





# La Société d'histoire de Charlevoix

*Le logo évoque les trois pays de Charlevoix, tels que perçus par Mgr Félix-Antoine Savard: la mer, la terre et la forêt.*

## Membres bienfaiteurs à vie (\$500 et plus)

Auberge La Maison Otis	Yvon Desgagnés	Municipalité de Notre-Dame-des-Monts
Auberge La Pinsonnière	Donohue Inc.	André P. Plamondon
Jean-Pierre Bouchard	Famille Joseph A. Simard	Danielle et Pierre A. Nadeau
Andrée S. Bourassa	Fondation René-Richard	Charles-Eugène Rochette
M. et Mme Francis H. Cabot	Henri Jean et Fils	Cyril Simard
Corporation municipale de La Baleine	Les Impressions Charlevoix Offset Inc.	Rita Smookler-Simard
Corporation municipale de l'île-aux-Coudres	Imprimerie de Charlevoix Inc.	Louis Tremblay
Bruno Côté	Ghislaine et Claude Le Sauteur	Ville de Clermont
Rémi Clark	MRC de Charlevoix	J.C. Roger Warren
Yolande et Pierre Dembowski	Les Petites Franciscaines de Marie	
	Municipalité de Saint-Siméon (village)	

## Membres bienfaiteurs (\$100 à \$499)

Rosaire Bertrand	Denis R. Cloutier	André Morin
Léonce Brassard	Hélène Dufour	André Pagé
Caisse populaire de La Malbaie	Julien Dufour	Yolande Perrault-Simard
Paul-André Carpentier	Marcel Dufour	Lise Robitaille
Casino de Charlevoix	Simone Éthier-Clarke	Réjeanne Sheehy
Chambre de commerce de Charlevoix-Ouest	Groupe Simard, Tremblay, Audet	Claude St-Charles
	Jasmine Gilbert	François Tremblay et Nicole Imbeau
	Charles Lapointe	

## Membres de soutien (\$40 à \$99)

Louis Asselin	Bertrand Fournier	Rita Lavoie-Larouche	Guy Saucier
Guy Audet	Geneviève Gagné	Marielle Leblond-Bernier	Jean A. Savard
Bibliothèque publique de La Malbaie	Réal Gaudreault	Le Petit Manoir du Casino	Sylvianne Savard-Boulanger
Louis Bhérec	Léonard et Aurore Gauthier	Claire Légaré	Lise Saint-Vincent-Blais
Wilbrod Bhérec	Serge Gauthier	Jean Maltais	Lise et Pierre Sévigny
J. Bruno Blackburn	Yvon et Élisabeth Gauthier	Pierre G. Martel	Nonie-Mary Shanly
Lise Boies-Waldman	Herman Gilbert	René Martin	Jean-Joseph Simard
Ulysse Brassard	Magella Girard	André Michaud	Gabrielle Simard-Dumont
Charlotte Brisson	Guy Godin	Réjane Michaud-Huot	Denis Tourangeau
Yolande et Gérald Cayer	Danielle Gonthier	Municipalité de Rivière-Malbaie	Francis A. Tremblay
Jean-Louis Cayer	Françoise Gouin	Michel Néron	Georges-Étienne Tremblay
Augustin Côté	Clément Harvey	Georges Otis	Guy Tremblay
Hénédine Couturier	Claudine Harvey	Laurent Ouellet	Lina Tremblay
Martial Dassylva	Héritage Canadien du Québec	Jean-Denis et Marthe Paquet	Louisa B. Tremblay
George De Mille	Anne-Marie Groulx	Hélène et Jean Pelletier	Diane Tremblay
Germain Desmeules	Gaudias Harvey	Pierre Pépin	Thomas-Louis Tremblay
Gérard Doyon	Robert Harvey	Gilles Poulin	Julie Tremblay-Bélanger
Carole Dufour	Marie-Paule Houle	Yvon Racine	Réjeanne Tremblay
Geneviève Dufour	Micheline Hudon	Claude Révolte	André Trotier
Les Extincteurs Charlevoix Inc.	Raymond Labbé	Louis Rochette	Gilles Turcotte
Louis Fabien	Christine Lafleur	Martin Rochette	Bernadette Veilleux
Luc Filion	Réal Lapointe	Adrien L. Ringuette	Ville de La Malbaie-Pointe-au-Pic
Lorraine D. Fortin	Rita et Vincent Laurin		Denis Zacardelli



*La Municipalité de  
l'Île-aux-Coudres et  
La bibliothèque  
"Pour la suite du monde"  
rendent hommage  
à Pierre Perrault*



## *Hommage à Pierre Perrault*



Je suis heureux et fier de m'associer à la Société d'histoire de Charlevoix pour rendre témoignage à ce grand poète et cinéaste qu'est Pierre Perrault. En avril 1998, le gouvernement du Québec soulignait le mérite de l'oeuvre de Pierre Perrault en lui décernant le titre d'Officier de l'Ordre nationale du Québec.

Par ses films, Pierre Perrault, ami passionné de Charlevoix, a projeté à la face du monde le génie, la ténacité et la créativité des gens d'ici. Il a reconnu, particulièrement, le verbe et l'authenticité de la parlure des hommes et des femmes de l'Île-aux-Coudres. Après Perrault, Charlevoix avait ses propres héros, ces constructeurs de bateaux, ces bâtisseurs de pêches, ces pêcheurs de marsouins, ces acharnés qui vainquaient le fleuve même glacé. Il a su, par son écoute amoureuse, donner une stature héroïque à leurs exploits. Il a rendu justice à leurs combats quotidiens et saisonniers. Il a donné une fierté neuve à nos faiseurs de pays. Pierre Perrault a sculpté nos premiers authentiques héros du cinéma québécois. Il les a trouvés chez nous, dans le pays «sans bon sens» de Charlevoix, ancrés dans leur île aux coudriers.

Merci au nom de Charlevoix, Pierre Perrault, d'avoir donné une telle dimension aux gens de chez-nous.

Rosaire Bertrand  
Député de Charlevoix  
Président de la Commission des affaires sociales





  Gouvernement  
  du Québec

Pierre Perrault a consacré sa vie et son oeuvre à dresser l'inventaire du territoire québécois en donnant la parole aux gens qui ont façonné ce pays à naître. Loin des modes, il n'a jamais dérogé de sa quête d'authenticité qui l'a amené à voyager à travers les êtres et les lieux avec la conscience et le regard de qui sait aller vers l'essentiel; cerner les racines.

Comme Québécoise, comme historienne et ministre de la Culture et des Communications, soucieuse de la transmission des héritages, c'est avec reconnaissance et émotion que j'unis ma voix à celles qui s'élèvent aujourd'hui pour rendre hommage au cinéaste-poète dont le legs culturel et cinématographique constitue une richesse inestimable.

Il est heureux que la Société d'histoire de Charlevoix ait choisi de dédier ce numéro de sa Revue d'histoire de Charlevoix à Pierre Perrault et à sa vision du monde. Ce faisant, elle témoigne bellement de sa mission et du tribut que le Québec en général, et Charlevoix en particulier, doivent à celui qui n'a eu de cesse de suivre le fil du Saint-Laurent pour en filmer la mémoire.

Je félicite les personnes qui ont contribué à la réalisation de ce numéro exceptionnel en mettant au profit du lecteur leur connaissance du travail de Pierre Perrault, mais aussi le respect et l'admiration qu'elles portent à sa démarche. Puisse cette célébration d'une oeuvre et de son créateur mettre sous les feux de l'actualité la figure de ce grand Québécois à qui le gouvernement décernait en avril dernier le titre d'Officier de l'Ordre national du Québec.

*Louise Beaudoin*

**Louise BEAUDOIN**

Ministre de la Culture et des Communications  
et ministre responsable de la Charte de la langue française



Gouvernement du Québec  
Ministère de la Culture  
et des Communications